

LE PERE
DANS TROIS OEUVRES ROMANESQUES
DE
CLAUDE JASMIN

LE PERE
DANS TROIS OEUVRES ROMANESQUES
DE
CLAUDE JASMIN

par
André Payette, B.A.

Thèse présentée
à la Faculté des Etudes Graduées
en vue d'obtenir le grade de
Maître ès Arts

McMaster University

Août 1974

Maître ès Arts
Département des Langues Romanes

Université McMaster
Hamilton, Ontario

Titre: LE PERE DANS TROIS OEUVRES
ROMANESQUES DE CLAUDE JASMIN

Auteur: André Payette, B.A. (Université de Montréal,
Collège Loyola)

Directrice
de thèse: Madame Ahmed-Hadjukowski

Nombre de
pages: iv, 96.

Sujet: Etude du thème du père dans trois des oeuvres romanesques
de Claude Jasmin: Et puis tout est silence (1959),
La Corde au cou (1960) et Pleure pas, Germaine (1965).

REMERCIEMENTS

Je remercie Madame M.M. Ahmed-Hadjukowski, ma directrice de thèse, dont les conseils, la patience et les encouragements ont su mener à terme cette thèse. Je remercie également mon épouse Madeleine, qui m'a aidé par sa présence, sa collaboration et son soutien moral.

TABLE DES MATIERES

	<u>PAGE</u>
<u>INTRODUCTION</u>	3
<u>CHAPITRE I:</u> LE PERE DANS LE ROMAN: <u>Et puis tout est silence..</u>	6
<u>CHAPITRE II:</u> LE PERE DANS LE ROMAN: <u>La Corde au cou.....</u>	42
<u>CHAPITRE III:</u> LE PERE DANS LE ROMAN: <u>Pleure pas, Germaine.....</u>	74
<u>CONCLUSION</u>	88
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	92

Thèse dédiée à

Emmanuel Rioux, un ami disparu
qui m'a donné le goût du Québec
et de sa littérature.

(...) que d'efforts pour paraître ce que je n'étais pas'

Claude Jasmin,

in La Corde au cou,

1960, p. 17.

INTRODUCTION

Depuis la dernière décennie, des écrivains tels que Jacques Godbout, Réjean Ducharme, Jacques Ferron, Hubert Aquin et Marie-Claire Blais ont su apporter un souffle nouveau à une littérature romanesque qui ne faisait que débiter ou du moins qui ne s'était pas encore affirmée. Alors, au début des années soixante, émergea dans ce nouveau monde de recherche, un romancier, d'une qualité mineure certains diront, qui grâce à un désir immense de liberté et d'indépendance, amena ses héros romanesques à prendre conscience non pas seulement de leur existence face à la société mais principalement face à eux-mêmes, à leur famille et à leurs amis. Son nom: Claude Jasmin.

Polémiste, chroniqueur, dramaturge, romancier et décorateur, Jasmin est l'image du Québec s'affirmant sous toutes les formes possibles. Il provoque l'agacement ou l'enthousiasme chez ses lecteurs, mais ne laisse personne indifférent. Il est né à Montréal le 10 novembre 1930, au coeur de l'est ouvrier et de la dépression.

Pourquoi avoir choisi Claude Jasmin comme sujet de thèse? Il y a trois raisons très précises. Jasmin publie son premier roman en 1959. Il avait bien écrit pour le théâtre radiophonique vers les années 1953-1955, mais sa carrière littéraire ne démarre réellement que lors de la parution de Et puis tout est silence. Or, 1959 est l'année de la mort de Maurice Duplessis. Le Québec se cherche et va essayer de trouver de nouveaux chemins afin de s'exprimer. Jasmin aussi, commence sa recherche.

La deuxième raison est la suivante. Il est intéressant de suivre la trace des héros de Jasmin. La nervosité et la rapidité de l'action nous fascine. La fuite constante du héros est également intéressante. Et que dire des raisons de cette course continuelle? Défaut ou qualité, Jasmin est présent à toutes les pages et il est intéressant d'essayer de le découvrir.

Enfin, la troisième raison est d'ordre sentimental. Beaucoup de Québécois de Montréal sont nés et ont vécu dans l'est de Montréal décrit par Jasmin, et par conséquent ressentent beaucoup d'affinités avec les héros de ses romans.

Par ailleurs, le choix des oeuvres a été plus difficile. Jasmin a produit une pléthore de romans, récits, pièces de théâtre, etc. Et puis tout est silence, La corde au cou et Pleure pas, Germaine répondaient le mieux selon nous au choix du thème que nous avons choisi: celui du père. Enfin, ces trois livres représentent à nos yeux une continuité que nous tenterons de définir.

Quant au choix de la méthode, c'est-à-dire la façon dont nous traitons notre sujet, le père,¹ peut susciter des questions. Nous suivrons le cheminement du héros, semblable à celui de la nation québécoise. Les tourments, les défaites et les difficultés de communication avec le père que nous retrouvons dans Et puis tout est silence et La corde au cou, où le héros n'est pas le père, précèdent un roman dont la simplicité et l'amour du narrateur-père envers les siens amèneront ce dernier vers une victoire sur lui-même, sur Dieu et sur son destin. De même, le cheminement du peuple québécois depuis la mort de Duplessis fut parsemé d'embûches, mais la révolte contre l'Eglise, contre l'image du duplessisme

paternaliste anachronique, amèneront tous les Québécois à prendre conscience de leur valeur, de leur présence et de leur responsabilité. Essentiellement, nous chercherons à établir un parallèle entre la situation du Québec et les relations personnelles entre le héros et son père, ou toute forme d'autorité pouvant être définie comme paternaliste.

Enfin, le plan de la thèse est simple. Les romans Et puis tout est silence et La corde au cou se ressemblent par les problèmes posés et par l'issue finale: la mort. Par contre, Pleure pas, Germaine se structure de la même façon, i.e., fuite, défaites, goût de vengeance, mais la conclusion est différente et nous verrons en quoi. Pleure pas, Germaine montre donc une évolution en comparaison des deux premiers romans, évolution dont nous essayerons de dégager la signification.

CHAPITRE I
ET PUIS TOUT EST SILENCE

Et puis tout est silence a été écrit entre janvier 1959 et mai 1959. Il est intéressant de noter que la majorité des romans ou récits de Claude Jasmin ont été écrits en hiver. C'est le moment idéal pour la réflexion. L'auteur peut ainsi écrire et faire le point pendant ce moment d'hibernation qui est si caractéristique de la vie canadienne. Jasmin a dit lui-même que ce livre fut un "récit mi-autobiographique, mi-onirique."¹ Il est difficile de reconnaître au premier abord les parties qui sont oniriques et celles qui sont autobiographiques. Ce n'est que par la suite, à l'aide des interviews accordés par Jasmin et d'autres écrits, que nous pouvons identifier quelques aspects de la vie et des aspirations soit sociales soit politiques de l'écrivain. Par exemple, le fait que le père du héros dans Et puis tout est silence... fasse commerce de bibelots orientaux montre bien à quel point le père dans le roman que nous étudions présentement se rapproche du père du romancier puisqu'effectivement le père de Claude Jasmin a fait commerce de bibelots orientaux. En fait, il vend encore des petits objets d'art dans sa résidence privée de la rue Saint-Denis à Montréal.

Ce roman fut bien accueilli par les critiques. L'un d'eux, André Major, a dit que ce récit "faisait entendre la voix de notre enfance et de notre adolescence permanente."² Cette citation souligne encore l'aspect documentaire du livre. Dans le roman, le héros est

¹C. Jasmin, Jasmin par Jasmin, ed. Claude Langevin (Montréal: Fides, 1970), p. 5.

²Ibid., p. 9.

prisonnier d'une vieille grange qui s'est effondrée sur lui. Il revoit son passé, ses échecs, dont il veut tirer des leçons pour l'avenir.¹

Quand on a ainsi identifié les monstres du passé, on les a vaincus; il ne reste plus qu'à affronter l'avenir.¹

Les monstres du passé se regroupent dans l'image du "fou" qui est près de lui mais qui le regarde souffrir sans l'aider. Il est immobile et seul; sa faculté de penser l'aide à demeurer en vie et à combattre pour cette vie qu'il avait rejetée pour le culte de l'intellectualisme. Il espère être secouru par un passant pour retrouver son amie Mariette et passer son existence à vivre pleinement son amour. L'évolution intellectuelle du héros ressemble à celle du peuple québécois, comme le montre la littérature québécoise. Le héros se passionne d'abord pour l'étude du passé, comme les premiers écrivains du Québec. "Hâtons-nous de raconter les bonnes histoires du passé avant qu'on ne les ait oubliées" est la phrase présentée en exergue de la première revue littéraire canadienne-française: "Les Soirées Canadiennes" dans les années 1860. Ensuite le héros s'intéresse à Grandval, aux idées et arts nouveaux, comme cette génération d'intellectuels québécois d'après-guerre dont Borduas est un illustre exemple. Actuellement, cette frénésie intellectuelle a diminué pour accorder une plus grande place à la Vie, simple et vécue. Cette découverte est celle du héros:

moi à vingt-cinq ans jouant les prophètes... fondateur de cette nouvelle union des artistes "raffinés", de ces pauvres gens qui allaient en courant comme des imbéciles...qui étaient en train d'oublier bêtement que ce qui coule en nos veines et qui fait battre nos

¹C. Jasmin, Jasmin par Jasmin, Claude Langevin (Montréal: Fides, 1970), p. 10.

coeurs, c'est du sang, c'est la vie!¹

comme celle d'Anne Hébert:

La joie se mit à crier, jeune accouchée à l'odeur sauvagine sous les joncs. Le printemps délivré fut si beau qu'il nous prit le coeur avec une seule main.

Les trois coups de la création du monde sonnèrent à nos oreilles, rendus pareils aux battements de notre sang.²

Nous remarquons déjà la valeur d'exorcisme du roman et son enracinement spatio-temporel dans le Québec. Mais résumons l'intrigue du récit:

Justement, il revoit son passé, l'ordonnant en fonction du présent, un présent plutôt tragique car notre jeune homme est écrasé sous les poutres de la grange qu'il est en train de transformer en salle de théâtre et qui s'est écroulée, l'emprisonnant et provoquant chez lui un délire de la mémoire.³

A la fin, ~~le~~ fou, qui a rôdé autour de lui tout au long du roman, le tue à coups de planche.

Une des personnes qui a participé à sa vie est son père. Son image apparaît sous trois formes tout à fait distinctes mais qui à la fin se rejoignent. D'abord, c'est le père réel du héros, celui qu'il a aimé et admiré durant son enfance mais qu'il a rejeté durant son adolescence. Ensuite, nous découvrons le père que le héros aurait aimé

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 27.

²Anne Hébert, "Mystère de la Parole" in Anthologie de la poésie canadienne-française (Montréal: Editions Beauchemin, 1969), p. 252.

³C. Jasmin, Jasmin par Jasmin, ed. Claude Langevin (Montréal: Fides, 1970), p. 10.

avoir. Ce père rêvé nous apparaît sous deux aspects: le personnage de Grandval d'abord, le symbole de la grange ensuite. Enfin, Dieu, l'absolu est la troisième forme de l'image du père dans le roman Et puis tout est silence...

Qui est ce père "réel"? D'où vient-il? Que fait-il? Où va-t-il? Tant de questions que nous pouvons poser et dont le héros nous donne la réponse au fur et à mesure que le roman progresse. Le père était "né de parents paysans, avait un regard fier et heureux de nous faire connaître ce qu'il n'avait jamais cessé d'aimer en secret."¹ L'exode rural vers les centres urbains tant américains que canadiens, vers les années 1920-30, fut une conséquence directe de l'industrialisation. La dépression s'annonçait. L'appât des gains plus faciles et la difficulté de la vie paysanne ont transformé entièrement la société québécoise. Ils ont délaissé leurs "rangs" pour chercher la prospérité, surtout à Montréal. Ces gens, comme le père du héros, avaient un respect de l'autorité établie. Ils travaillaient dans des conditions difficiles et protestaient rarement ^{CONTRE} l'injustice sociale. L'Eglise, l'autorité incontestée jusqu'à la mort du premier ministre du Québec, Maurice Duplessis, en 1959, avait su exploiter cette faiblesse appelée résignation chrétienne, et ainsi avait su réduire le peuple québécois à l'esclavage. Tout cela devait être considéré comme une offrande à Dieu pour le salut de l'âme. Ainsi, pris dans un étau par l'Eglise, économiquement dominé par les Anglais, politiquement régimenté par un homme qui ne voyait dans l'idée de progrès que des manigances d'intellectuels ou communistes, qui n'avaient pour but

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 43.

que de lui faire perdre son poste de premier ministre, le Québec devint plus que jamais sous Duplessis un troupeau de résignés-arriérés. Comme le héros, les Québécois auraient aimé une vie vécue sans lien avec un passé embarrassant, puisque rempli de défaites et de tristesse, sans faux espoirs d'un ciel beaucoup trop inaccessible. Ils auraient tant aimé vivre au jour le jour, au rythme de la vie, libérés des contraintes des "qu'en dira-t-on". Le héros étant tout jeune admire son père. Il ne connaît pas sur la vie de son père tout ce qui l'amènera à le rejeter à l'âge de l'adolescence. "Mon frère et moi avions pour lui une admiration qui allait croissant à mesure que le camion s'éloignait de la ville et nous approchait du nouveau-monde."¹ Ce père se retrouvait en s'éloignant de la ville. Les années n'ont pas su vaincre cette âme de fils de paysan. Le héros, son fils, ne peut lui aussi que rester admiratif devant ce spectacle grandiose qu'offrent les Laurentides comparativement aux petits espaces verts de Montréal limités par le macadam. Le père, commerçant, ne redevient lui-même que lorsqu'il est près de son "élément", la nature. Ce nouveau-monde, c'est Saint-Placide près de Montréal. Il faut avoir vécu dans ce milieu populaire des rues Saint-Denis et Bélanger pour apprécier ce voyage vers la campagne organisé et commenté par le père. Le fils l'admire, le regarde, comme s'il était Dieu. Les fins de semaine, de ces étés passés à la campagne, le père partait de Montréal pour Saint-Placide où il retrouvait toute sa petite famille. Il racontait tout ce qui se passait à la ville. Il jouait dans l'eau avec ses enfants tout en les incitant à la prudence. Le père allait même examiner "de près la

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 43.

pierre tombale marquée de notre nom."¹ Le héros-narrateur est tout jeune lorsqu'il se rappelle tous ces faits. Mais, lors de son adolescence et des années qui suivront, aura-t-il les mêmes opinions sur son père? Non, le père n'est plus un saint.² Il n'est plus également ce grand savant³ ni ce grand héros.⁴ Tout est différent. Le héros a vieilli et il a ouvert les yeux et les oreilles. Il peut réfléchir et agir en toute autonomie. "Aujourd'hui que tous les ponts sont coupés entre mon père et moi..."⁵ Qu'il est difficile ce passage de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge adulte. Combien de jeunes québécois se sont heurtés à un père intransigeant qui se retrouve habituellement désespéré dans ce monde de vitesse. Les ponts coupés entre le père et le fils sont ceux que toute une génération de Québécois a coupés avec le duplessisme. De nos jours, certains mécanismes permettent aux simples citoyens de participer soit à l'élection des commissaires d'école, soit à celle du bureau de direction des hôpitaux. Il y a un effort louable de la part des dirigeants de vouloir impliquer tout le monde dans le système démocratique. Mais reportons-nous au régime de Duplessis (1936-39, 1944-59). A ce moment-là, le premier ministre gouvernait en roi et maître sur le territoire québécois. Seule sa parole comptait. Personne n'osait le

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 43.

²Ibid., p. 65.

³Ibid., p. 66.

⁴Ibid., p. 67.

⁵Ibid., p. 65.

défier. Il n'existait donc aucun lien entre le pouvoir exécutif et le peuple. Les années ont détruit tout espoir de réconciliation entre le fils et le père. C'est ainsi que l'éveil politique des années soixante fait suite à une série de frustrations qui n'ont pu aboutir qu'à la violence. L'évolution des mass-média a accéléré ce mouvement de contestations. Par analogie, le temps et les années ont permis à l'adolescent de voir son père tel qu'il est vraiment et l'ont convaincu ainsi du lien très fragile et étroit qui existe entre eux.¹

Autant il a fallu de temps pour me séparer complètement de l'attraction paternelle, pour me faire admettre à moi-même que nous n'avions aucune affinité, autant il a été long et pénible d'exécuter cette sorte de rapprochement, cette atmosphère de mutuelle compréhension qui fait que, maintenant, nous pouvons nous rencontrer et nous parler ¹ plus de cinq minutes sans nous insulter et nous blesser.

Ce détachement, ce besoin de démystification de l'image paternelle, ce geste brutal mais nécessaire qui descend le père, c'est-à-dire l'autorité, le "chef", du piédestal sur lequel il avait été élevé pour en faire un égal avec qui le dialogue est possible, tout ceci¹ a duré que quelques années, entre 1964 et 1970. En 1970, tout a repris de plus belle. Le fils, qui admettait il y a quelques instants que les ponts étaient coupés, ne peut voir son père que comme un rival. Il réaffirme leur incommunicabilité:

Et pourtant...et pourtant rien, absolument rien au monde ne pourrait combler ce gouffre qui nous sépare. Il s'est creusé lentement. D'abord au contact de mes illusions contre la réalité.²

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 67.

²Ibid., p. 65.

Le peuple constitue encore les "nègres-blancs" d'Amérique. Une minorité d'Anglais possédant le pouvoir économique¹ exploite. Les Québécois sont sans aucun doute les plus riches colonisés de la terre. Mais à quel prix subissent-ils ce sort. Au prix d'une culture de plus en plus abstraite, une culture de musée; au prix d'une langue qui s'avilît et s'abâtardit. Ce choc père-fils est fréquent lors de l'adolescence. Ce choc pouvoir-peuple existe toujours quand le peuple se réveille. On ne peut l'éviter:

J'étais cet adolescent classique qui voulut tout détruire, au moins tout revaloriser. Celui qui voulut tout démolir, tout démonter, jeter par terre et étaler toute notion apprise de mémoire, tout enseignement, en particulier religieux, accepté sans grâce par docilité regrettée, bafouée et reniée, celui-là mon père le rejetait avec véhémence.¹

Pareil à Rimbaud à qui il consacra une oeuvre dix ans plus tard Rimbaud, mon beau salaud!, Jasmin est cet adolescent qui a peur de devenir pareil au père. Le héros fait tout pour ne pas lui ressembler. Il remet en question toutes les paroles, toutes les convictions du père. Tout ce qui vient du père doit être discuté mais plus souvent encore, ce dernier est repoussé et rejeté avant même qu'il n'ouvre la bouche. Parallèlement, de concert avec cette révolution intérieure qui se fait chez tous les adolescents, le peuple québécois a rejeté cette attitude "paternaliste" de l'Eglise. Le petit catéchisme et les prières appris par coeur, de même que l'enseignement sur le Dieu vengeur, l'enfer qui guettait tout le monde, enfin sur tous les sujets chers à l'Eglise catholique québécoise, a presque disparu. Trop longtemps bafoués et

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 67.

dociles aux paroles de l'Eglise, les Québécois ont décidé, il n'y a pas plus de dix ou douze ans de réformer le monde de l'éducation, alors totalement contrôlé par l'Eglise. L'influence de l'Eglise, qui empêchait l'individu de s'affirmer dans un monde pluraliste, a beaucoup diminué sous le regard indifférent du peuple, épris maintenant du profond respect des valeurs humaines. Tout en parlant de justice et d'amour à coeur de jour dans leurs sermons interminables, les prêtres ne pratiquaient même pas ce qu'ils prêchaient, comme le prouve l'accumulation de leurs richesses "temporelles". L'Eglise québécoise, liée de près au pouvoir politique, avait une conception tout à fait particulière de tout ce qui concernait la vie des hommes. Tout ce qui touchait à la sexualité, aux lectures, aux films, aux activités culturelles enfin, était sérieusement contrôlé ou même banni, car seuls l'austérité et l'ascétisme le plus rigoureux menaient au paradis. "L'enfer s'agrandit d'une succursale qu'il ne fallait pas compter éviter à moins d'être gagnant du gros lot à la loterie des indulgences."¹ Le théâtre, la poésie et beaucoup de romans étaient condamnés. Ils étaient sources, selon Elle, de perturbations psychologiques, souvent sensuelles, méritant les plus sévères damnations. La révolte de l'adolescent contre ces valeurs "paternelles" crée chez lui malaise et insécurité:

Cette chute, cette cassure entre mon père "imaginé" et mon père "réel" me faisait un grand mal, sans le savoir. Cela m'isolait, me donnait le sentiment de partir sans appui, absolument seul, sur des chemins nouveaux.²

¹Jean Le Moyne, Convergences (Montréal: Editions H.M.H., 1961), p. 62.

²C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 67.

Tout adolescent rêve de pureté et de justice. Si la relation père-fils devient pénible en raison de ce manque de pureté ou de justice, le jeune homme est perdu. Le héros de Et puis tout est silence vit ce dur moment. Il se retrouve seul, désarmé devant la vie, n'ayant pas confiance en lui. Le héros est donc le représentant tout désigné de la collectivité québécoise. J.C. Falardeau a dit avec justesse:

Notre roman a collé de très près à la réalité. Il y a une faille dans l'évolution du héros romanesque:... Cette faille correspond à une prise de conscience, dans la société, du fait que celle-ci ne coïncidait plus avec les idéaux traditionnels et qu'elle devait dorénavant s'accomoder à sa façon, des impératifs de la civilisation urbaine.¹

Souvent, le paysan, parti très jeune de son village se retrouvait seul à la grande ville. Pour toute une génération de Québécois, celle des années 20-40, c'est ce qui se produisit. Il en résulta un malaise constant et un dépaysement qui l'amènèrent à la destruction des vieilles idoles, la destruction des fausses croyances, des hypocrisies et des injustices sociales. Cette solitude ne donna aucune confiance à une génération qui avait souffert de la privation et de la faim pendant la dépression. Mais ainsi dirigé sur des sentiers nouveaux, sans appui, il ne savait où donner de la tête. Il faut noter que l'auteur, Claude Jasmin, tout en donnant la parole à son héros, fait réfléchir ce dernier sur tout ce qui s'est passé durant son enfance et son adolescence et laisse ainsi peu à l'interprétation du lecteur:

Ceux-ci (des chemins nouveaux) étaient, en somme, la voie normale de l'affranchissement nécessaire, du sevrage émotionnel, du délicat passage de l'enfance à l'adolescence. Age inquiétant et que je connus en éprouvant toutes les

¹J.C. Falardeau, "L'Évolution du héros dans le roman québécois", in Littérature canadienne-française - Conférences J.A. de Sève (Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1969), IX, p. 263.

difficultés que, justement, une enfance trop calfeutrée prépare, amplifie et complète.¹

Toutes les privations et les difficultés que connurent les parents de la génération du père du héros ne furent jamais oubliées. Avoir des enfants qui naissent dans une grande ville signifiait la possibilité pour ces derniers de s'affirmer dans la vie, d'être plus instruits, avec la chance de connaître plus de joies et moins de peines. Du moins, c'est ce que croyaient les parents. Alors, les enfants connurent le bon côté des choses. Leurs parents leur cachaient l'autre côté. Ainsi, comme l'affirme le héros, la vie ne se présentait pas pour lui sur un plateau d'argent, puisqu'il ne connaissait rien à la vie "réelle". Continuons ce parallélisme héros-peuple québécois. Le héros, c'est le Québec tout neuf, tout jeune et innocent qui sort de l'enfance ou du Moyen-Age et qui entre dans l'âge adulte ou le monde moderne, c'est-à-dire, le Québec durant et après la révolution tranquille. Pendant trop d'années, sous la protection d'un père très possessif qui s'incarnait dans la personne de Maurice Duplessis, le Québec était enveloppé, dorloté, laissé dans l'ignorance des événements et de l'évolution qui se passaient hors de ses frontières.

Donc, nous avons peur de l'autorité; nous vivons dans un climat magique, où il s'agit, sous peine de mort, au moins, de n'entendre aucun tabou, de respecter toutes les formules, tous les conformismes... La peur diffuse dans laquelle nous vivons stérilise toutes nos démarches... Nous choisissons le plus sûr; ne rien dire, ne rien penser, maintenir.

Cette citation est tirée d'une lettre de J.P. Desbiens, paru dans le journal Le Devoir du 30 avril 1960. Duplessis n'est plus, mais son

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 67.

spectre est toujours présent. Il avait dominé la scène politique durant trop d'années pour que toute son influence disparaisse immédiatement. Il se produisit une transformation complète dans la politique sociale, économique et culturelle. L'assurance-santé, l'éducation, les nouveaux arrangements fiscaux Québec-Ottawa, la formation d'un nouveau parti politique, i.e. le Parti Québécois, enfin tout, absolument tout était passé au peigne fin, afin de permettre au peuple de s'affirmer au niveau provincial avant tout, puis fédéral, enfin international. Le père du héros c'est Duplessis, ou toute la génération paternelle d'avant la révolution tranquille. Celle qui avait peur de s'affirmer, celle en qui personne ne croyait, celle qui avait courbé l'échine tant de fois, pareille aux générations passées qui avaient sommeillé dans l'ignorance, celle qui était manipulée, maltraitée, exploitée. Les résultats de cet éveil brutal se font attendre. La possession de sa propre terre est un processus très lent. Il ne faut quand même pas espérer qu'en dix ans, la nouvelle génération puisse régler des problèmes vieux d'au moins cent ou deux cents ans. Mais le père du héros, celui qui était "réfractaire à toute nouveauté"¹, avec qui il était "difficile de placer ses idées"², était "un habile dialecticien"³ qui n'a jamais brimé la liberté de parole du fils.⁴ C'est vrai, le Québec, sous le joug de Maurice Duplessis,

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 67.

²Ibid., p. 68.

³Ibid., p. 68.

⁴Ibid., p. 68.

était réfractaire aux idées nouvelles; il écoutait peu également. Mais il serait faux de prétendre que le Québec d'avant la révolution tranquille ne brimait pas la liberté de parole de ses fils. Ne donnons qu'un exemple. Vers les années 1952-53, lorsque l'archevêque de Montréal, Mgr. Charbonneau avait pris parti pour les travailleurs, ceux d'Asbestos et de ~~Ther~~Therford-Mines, tout particulièrement, rapidement il fut exilé dans l'ouest du Canada. Il avait osé parler en faveur du travailleur et ainsi contre Duplessis et contre sa politique sociale. Le passage de l'adolescence à l'âge adulte a été aussi difficile pour l'individu que pour la société puisque la relation père-fils existait sous le signe de la compréhension mutuelle polie mais sans communication véritable. Pour le héros, les ponts sont coupés à jamais.¹ Pour le Québécois, c'est le début d'une marche vers la liberté et vers la conquête de la terre québécoise. Rappelons-nous un exemple de cette attitude condescendante du père vis-à-vis de son fils:

Ainsi, il avait ridiculisé doucement cette idée d'un théâtre d'été expérimental afin de découvrir des auteurs nouveaux. Ainsi, il avait souri, avec un mépris hautain et sceptique, de mon projet d'expositions itinérantes pour les populations rurales des villages de la région des Deux-Montagnes. Tout était vain, à l'entendre parler.²

Le père a donc remplacé la fermeté par le sarcasme puisque sa première tactique était vaine. Pareil au héros, le Québec des années soixante a fait des expériences. Certaines furent malheureuses, d'autres furent couronnées de succès. Au niveau social, l'implantation de l'assurance-

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 70.

²Ibid., p. 70.

santé, est un exemple où tout le peuple a su profiter des soins médicaux. Au niveau scolaire, la réforme a créé beaucoup de remous mais on peut considérer cela comme une réussite. Les problèmes ne sont pas insurmontables. La condition du travailleur s'est améliorée sensiblement. Les salaires sont plus raisonnables, même ceux des manoeuvres et des journaliers. Au niveau des réalisations techniques, l'Expo '67, le métro de Montréal, le complexe hydro-électrique Manic 5 prouvent une certaine initiative et de la compétence de la part de nos dirigeants. Les ouvriers ont pris conscience de leurs droits et les revendiquent plus hautement. Ces expériences se faisaient dans un cadre de renouveau social. Le héros a un goût pour le théâtre; il veut s'affirmer tout en laissant les autres s'exprimer librement dans le lieu calme qu'il veut reconstruire. Il est à remarquer que le théâtre est l'art de la parole. C'est justement ce moyen très direct de communication que le narrateur a choisi pour redonner la parole aux Québécois. Dans le monde des lettres naissent de nouveaux auteurs tels Réjean Ducharme, André Major, André Renaud, Jacques Godbout, Hubert Aquin, enfin Claude Jasmin lui-même. Le Québec s'est cherché et a trouvé de nouveaux porte-paroles d'une réalité différente. De nos jours, l'écrivain québécois situe son cadre géographique à Montréal:

La plupart des héros romanesques vivent maintenant dans un Montréal qui est leur espace, leur milieu d'origine, leur ville. Montréal est devenu substance de la vie des personnages romanesques. Montréal est une façon de vivre, de combattre... dans les romans de Claude Jasmin, de Jean Basile, de Jacques Renaud, d'André Major, de plusieurs autres.¹

¹J.C. Falardeau, "L'Evolution du héros dans le roman québécois", in Littérature canadienne-française - Conférences J.A. de Sève (Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1969), IX, pp. 258-259.

L'écrivain écrit pour le peuple et non plus pour une élite intellectuelle. Du moins, pareil au héros de Et puis tout est silence..., l'écrivain veut réveiller la masse:

He tries to reach the people of Québec on many levels - He recognizes the importance of television in mass culture and writes for this media. He comments in freelance articles on a variety of subjects - politics, nationalism, the culture climate of Québec... He speaks of a Québec which is familiar to the average French Canadian, the Québec of today, an urban society with more than its share of problems.¹

Tout n'est plus vain. Tout est à notre portée. La conscience sociale, le partage des richesses ancestrales, la possession d'une langue qui est nôtre et qui est le véhicule de notre présence et de notre culture en cette terre d'Amérique, voilà à quoi ces derniers visent. Dans le roman, le père ridiculise l'effort du fils qui travaille à édifier un Québec tout neuf en donnant la parole par le truchement du théâtre aux siens. Sentant sa défaite, le père use d'un procédé caractéristique de faibles. Il n'ose plus faire face au problème. Il sent son fils supérieur à lui. En ce sens, il suit la tradition de ses pères et de ses arrière-grands-pères. Le silence était la défaite avouée de tous les Québécois. Le respect et l'observance des règles politiques et religieuses montraient à quel point l'opprimé se sentait lié à sa situation de vaincu. Il fallait subir avec l'espoir de s'en sortir dignement dans un monde futur. Il ne fallait pas pécher contre l'autorité qui était la représentante de Dieu sur la terre. La récompense ne viendrait que par le travail et le devoir. L'autorité et la nouvelle génération sont irréconciliables. D'un côté, le père refuse et ridiculise tout chez le

¹J. Raymond Brazeau, An Outline of Contemporary French-Canadian Literature (Toronto: Forum House, 1972), pp. 83, 5.

fils; et de l'autre, le fils désire la vie¹, veut tout démolir², a un besoin inné d'observer, d'apprendre, de découvrir³, et s'accroche "à tout, lutte quotidiennement pour le salut des valeurs humaines, pour la foi en l'homme, en la vie."⁴ N'est-ce pas là le rôle que Claude Jasmin essaie de se donner dans sa propre profession? Jasmin admet lui-même dans Jasmin par Jasmin que vers les années 1960, malgré lui, il tentait "de ressembler à celui que le milieu avait défini comme un jeune fauve; franc et bête, incapable de la moindre diplomatie, toujours friand de choquer."⁵ Tout comme le héros, les écrivains engagés et tous ceux qui travaillent pour un Québec libre s'acharnent à retrouver "les profits des vertus héritées de notre enfance, une certaine crédulité, une confiance en l'avenir, en l'amour et l'amitié."⁶ Nous avons voulu décrire dans cette première partie du premier chapitre la relation entre le père réel et le héros-narrateur. Nous avons ainsi découvert que cette relation n'existe pas ou très peu en raison des divergences d'opinions et de vie chez les deux personnages. Par ailleurs, le fils appartient à la génération de ceux qui veulent évoluer et changer la société. Le père, par contre, est dépassé par la vitalité de son fils. Mais il faut remplacer le passé par le présent et les valeurs du père par de nouveaux idéaux. D'abord, le héros abandonne ses études historiques. Ensuite il rencontre

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 100.

²Ibid., p. 67.

³Ibid., p. 120.

⁴Ibid., p. 121.

⁵C. Jasmin, Jasmin par Jasmin, ed. Claude Langevin (Montréal: Fides, 1970), p. 13.

⁶C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 122.

Grandval.

Au quatorzième chapitre, le héros-narrateur nous présente deux nouveaux personnages. Il s'agit de Lucille, un mannequin, et de Grandval. Ce dernier est un "célibataire, narcomane amateur, misanthrope farouche, gourmet et cuisinier reconnu, grand amateur de musique jazz."¹ Grandval représente le nouveau monde que découvre le héros. La drogue et ce goût de la musique de jazz excite l'imagination du nouveau venu dans un monde tout à fait hallucinatoire. Grandval ressemblait "aux boudhas de porcelaine que mon père importait."² L'exotisme apparaît donc dans la vie du héros. Le seul lien qui existe entre Grandval et son passé se trouve dans la ressemblance que le héros lui trouve avec les boudhas que son père vendait. L'exotisme pour son père n'avait qu'une valeur mercantile. Pour le fils, c'est une révélation intellectuelle. Grandval semblait se situer au-dessus du quotidien. Le héros jusqu'au moment de cette rencontre avait une vie très ordonnée et très raisonnable. L'obsession du nouveau, la façon peu ordinaire de vivre et de concevoir la vie et les hommes de Grandval poussent instinctivement le héros à écouter et à remettre en question à la fois les paroles de Grandval et ses propres convictions. Ainsi, ses réflexions le poussent à se demander ce qu'il fait "chez ce monstre de qualité, cet abruti distingué?"³ Cette ambivalence dans la description de Grandval, monstre, abruti/ qualité, distingué, montre que

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'actuelle, 1970), p. 117.

²Ibid., p. 118.

³Ibid., p. 118.

le héros est fasciné par l'inconnu, mais le craint aussi. Nous pouvons donc nous imaginer la physionomie de Grandval. Il ressemble à un boudha: il est gros, gras, petit. C'est un "monstre". Même s'il est petit de taille, il appartient donc à cette race d'hommes qui impressionnent. Grandval évolue dans un monde qui pique sa curiosité. Toute sa vie, pareil au héros de La corde au cou, il avait voulu ouvrir les portes d'un groupe à caractère ésotérique. "C'est moi qui étais parmi eux, j'avais enfin pénétré dans un de ces cercles dont la célébrité et la sinistre réputation avaient impressionné et piqué ma curiosité toujours instable."¹ Le héros se montre donc, durant cet épisode de sa vie passée, comme le parfait exemple de l'intellectuel passionné par le nouveau. Autant il se sentait limité auprès de son père lors de son adolescence, autant la fascination de la connaissance le pousse à l'assaut de la découverte des autres. Trop longtemps, il s'était enfermé dans l'étude du passé et c'est cela que Grandval lui reproche. "A votre âge, ce n'est pas bien reluisant de se fourrer le nez dans les musées et de s'user les yeux sur les vieilles reliques précieuses. Pensez-y."² Il s'était éloigné de l'essentiel; l'homme. Par cette pénétration dans le monde de Grandval, il devient conscient de faire un pas vers les autres. Ce n'est d'abord que curiosité. "Ainsi, j'acceptais de faire une brèche dans mon mur d'isolement par curiosité pour ce gras bonhomme aux allures brillantes et louches à la fois."³ C'est donc un défi que le héros se pose. Il est résolu à

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 118.

²Ibid., p. 100.

³Ibid., p. 119.

connaître Grandval et toute cette société. Cela demande un effort. Il le fait sans pour autant entrevoir les conséquences bonnes ou néfastes que cette action peut entraîner. Tout semble fait pour le moment présent. Mais, c'est toujours cette curiosité qui l'aiguillonne. Les "allures brillantes et louches" de Grandval l'amène¹ vers un désir d'aventure si longtemps gardé très loin dans sa conscience. Ce "boudha" l'incite à un voyage à la fois fascinant et peu rassurant. Il s'aventure dans un monde qu'il avait toujours ignoré, le monde de l'homme et de l'exotisme intellectuel. C'est une recherche de l'autre. Mais est-ce que Grandval est l'être tout désigné pour ce premier voyage vers la découverte de l'âme d'autrui? En discutant, il découvre qu'au fond Horace Grandval ne s'intéressait "pas plus aux fusées qu'aux totems."¹ Ainsi, ce "misanthrope farouche" n'avait d'intérêt que pour sa propre personne. Il discutait dans le but de s'entendre parler. L'autre ne l'intéressait que dans la mesure où il essayait, étant habile dialecticien, de se montrer supérieur dans les échanges verbaux.² Il avait la mauvaise habitude, pareille à celle du père du héros, de ridiculiser les "découvertes et leurs résultats"³ de ce dernier. Grandval ressemble de plus en plus au père du héros au fur et à mesure des descriptions qu'on en trouve. Il est certain que Grandval, dans son for intérieur, aimerait découvrir, accomplir, réussir quelque chose de précis. Il semble blasé, désabusé

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 120.

²Ibid., pp. 119-120.

³Ibid., p. 120.

par la vie. "En somme, ce qui l'agaçait tant chez moi, c'était ce besoin fondamental d'observer, d'apprendre, de découvrir."¹ Ce besoin du héros d'observer, d'apprendre et de découvrir fait partie de ce désir, conscient ou pas, de sortir de ce monde clos qu'est celui du Canada français. Rappelons-nous la nouvelle situation politique qui se crée suite à la mort de Maurice Duplessis. Tous les domaines sont maintenant ouverts à l'exploration. "Place à l'Imagination" écrivait Borduas dans Le Refus global. Le héros veut tout connaître. Sa curiosité est de plus en plus mise à vif par Grandval et son entourage. Grandval est fasciné et en même temps jaloux de cette espèce d'innocence du héros. Après la réclusion forcée des années '50, la connaissance devient un besoin "fondamental", une sorte de liberté longtemps désirée mais si souvent refusée. Ainsi, le héros pourrait se défaire de ses attaches familiales et ancestrales et se réfugier dans un monde plus ouvert, plus éclectique. Grandval, qui n'avait pas de volonté², qui riait ouvertement des propos tenus par le héros³, attirait pourtant le narrateur. Le héros, qui avait été élevé selon les vertus chrétiennes enseignées par les parents et les prêtres québécois, était désarmé devant l'attitude iconoclaste de Grandval. Toute sa vie, il s'était enfermé dans les bibliothèques et dans la recherche, à l'ombre des livres, évitant toute rencontre fortuite et oubliant même jusqu'à la présence de ses compatriotes. Pourtant, l'homme

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 120.

²Ibid., p. 121.

³Ibid., p. 121.

était au centre de ses préoccupations. Mais c'est l'homme abstrait, celui des enseignements religieux et historiques, celui que l'on retrouve dans les discussions des intellectuels. C'est ainsi, qu'il est difficile pour lui de voir agir un homme qui ne croit en rien et qui continue à vivre malgré tout. Grandval remet en question beaucoup de ses croyances. Grandval est cet éveilleur de conscience, celui qui provoque et qui ne laisse personne indifférent!

Ce parfait contraire de moi-même me servait de barème...
 A son contact, j'étais forcé de tout remettre en question,
 de revaloriser, de rejeter ou de conserver mes moindres
 idées, mes décisions... Je me trouvais amélioré à force
 de le fréquenter, plus sûr de moi... J'avais pour lui, ...
 beaucoup de respect, une certaine considération.¹

De plus en plus, le héros découvre la vie. En s'aventurant ainsi, il rencontre l'envers de l'image paternelle qu'il recherchait. Grandval le force à se regarder dans un miroir, à s'approfondir et à s'assurer de la validité de ses idées et de ses positions. Ainsi, celui qui ressemblait aux bouddhas qu'importait son père lui donne confiance, ce que le père n'avait jamais pu faire. Au Québec, un climat de méfiance et de doute a régné durant des années, sinon des siècles. Toutes les croyances du père, principalement religieuses, étaient basées sur des préjugés. Autant le héros avait du respect et de la considération pour Grandval, autant ce sentiment était absent dans la relation père-fils. Il faut noter que les points de suspension dans la citation ci-dessus marquent une certaine hésitation de la part du héros mais à la fin, ce doute dispa-

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 122.

raît devant cet être toujours rêvé et enfin trouvé; Horace Grandval est donc le nouveau père, père intellectuel tant désiré. Il est également intéressant de constater que ce processus de revalorisation et de remise en question se réalise avec un étranger qui pratique le doute systématique. Ainsi il traverse une période nihiliste où il fait table rase de ses connaissances acquises:

J'aimais voir enfin un être entier, intégralement fidèle à ses convictions qui étaient d'en être totalement dépourvu! Il n'avait jamais de défaillance, il demeurait toujours fidèle au portrait que je me faisais d'un pur immoraliste. Je lui étais reconnaissant de ne pas s'échapper du cadre définitif où je l'avais fixé sans qu'il s'en rende compte.¹

Le héros précise de plus en plus sa position. Ce désir de voir évoluer un "être entier" indique bien à quel point il désire retrouver l'intégrité, la coïncidence entre l'être et le paraître. Autant le fils désirait fixer les valeurs de son père, autant ce dernier a été incapable de se hisser au niveau auquel le fils désirait le placer. D'un autre côté, le père possédait, dans sa vie et dans ses idées, le "statisme" des êtres de la génération des vaincus. Le fils désirait plus. Il était né avant la guerre et avait évolué avec les idées et les découvertes d'après-guerre. Mais le temps doit faire son oeuvre. Même Dieu évolue dans l'esprit des hommes et dans leurs écrits. Du Dieu possesseur et vengeur de l'Ancien-Testament, nous sommes passés au Dieu bon et aimant du Nouveau-Testament. Ainsi le père dans le roman Et puis tout est silence... a toujours failli à l'image que le fils s'en était faite. Mais Grandval, de son côté, lui ouvrait les portes à des connaissances inconnues

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 123.

jusqu'alors. "Grâce à Horace Grandval, je puis découvrir tout un monde ignoré de moi."¹ Le père était trop monolithique pour permettre au fils cette nouvelle découverte. Voilà une des clefs qui nous permettra de mieux comprendre la relation difficile père-fils qui nous apparaît comme révélatrice d'un grand malaise à la fois familial et national. Grandval défendra sans aucun répit des positions les plus contradictoires afin de pousser son interlocuteur à se révéler. Et c'est ce qui arrive au héros. Il doit s'affirmer tout en se découvrant. Le père est rempli de préjugés, de croyances puérides et possède selon le fils des convictions religieuses d'un enfant de dix ans. Il lit le livre La vie des Saints à longueur de journée, et trouve la sécurité dans ces lectures édifiantes. On remarque qu'il est désorienté par des phénomènes abstraits qui le dépassent. Le père du héros se réfugie donc dans ce monde irréel et clos. La psychanalyse, selon Georges Mauco, dans son livre intéressant qui s'intitule La paternité nous

a révélé ce que la soumission religieuse à l'autorité (Dieu, maître, patron, père) ou, inversement, la révolte contre cette autorité, pouvait cacher de faiblesses et de contraintes conflictuelles oedipienne inconscientes.²

Donc, l'attitude du fils est déterminée par l'attitude paternelle. Le fait que le héros, dans le roman Et puis tout est silence... se révolte contre son père prouve la faiblesse flagrante de ce dernier. "Dès que le rapport au détenteur de l'autorité n'a rien de mystique ou de transcendantal, le pouvoir n'est plus accepté."³ Le père du héros, si diffé-

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 123.

²G. Mauco, La paternité (Paris: Editions Universitaires, 1971), p. 15.

³Ibid., p. 16.

rent de Grandval, est très mal à l'aise puisqu'il se sent contesté et diminué par le fils. Il n'apparaît plus avec la même fermeté. Grandval n'a jamais abdiqué, même lorsqu'il invectivait et chassait le héros de chez lui; le lendemain, il s'excusait. Il était homme à admettre ses fautes. Le père du héros n'a jamais fait cela. Donc le père rêvé, c'est cet être entier qu'est Grandval, mais c'est aussi l'image de la grange qui s'est écroulée sur lui.

Gilles Marcotte lors d'une des "Conférences J.A. de Sève" a dit et nous acceptons cette hypothèse:

La paternité, dans l'oeuvre de Jasmin, est un lieu à prendre, un espace à occuper. On en trouvera une première image dans la grange que le narrateur de Et puis tout est silence... a volée à l'idiot du village. Si cette tentative se solde par un échec, c'est qu'elle était trop précise, trop immédiate, qu'elle impliquait une stabilité et une profondeur inaccessibles.¹

A notre avis, Gilles Marcotte a vu juste. Ce "lieu à prendre", cet "espace à occuper", n'est-il pas au centre des préoccupations du héros-narrateur? Cette grange n'est-elle pas l'image de la terre-Québec à conquérir? Le père bouge peu. Il se déplace entre Montréal et la campagne où il a envoyé sa famille. Le père est le passé du Québec. Ses voyages "intellectuels" se tournent également vers le passé (lecture de la vie des Saints). Par contraste, Grandval ouvre au héros les portes de l'exploration intellectuelle. Le héros se déplace beaucoup géographiquement et intellectuellement. Grandval, lui, ne sort pas de sa chambre - Jasmin le décrit dans un cercle clos, décadent. Le héros, lui, a besoin de se déplacer! Par ailleurs, depuis le début du roman, le narrateur est

¹G. Marcotte, "L'Aventure romanesque de Claude Jasmin", in Littérature canadienne-française-Conférences J.A. de Sève (Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1969), IV, p. 110.

coincé sous une vieille grange écroulée sur lui.

Ces vieilles planches aux veines usées, avec des noeuds, vieux regards mornes qui me fixent de partout, me regardant crever, quelques dieux-ancêtres impuissants, inutiles, bienveillants et malicieux.¹

Au niveau individuel, ce regard morne nous rappelle celui de son père. Le père condamnant et réprouvant les actions du fils. Ce refus du père poussera ainsi le fils à agir seul. Il voudra lui-même, sans l'aide de personne, reconstruire la grange, c'est-à-dire la maison dans laquelle il essaiera de retrouver la paix de l'âme. Cette grange, c'est la maison du père, c'est le Québec, qu'un individu essaie de posséder et d'habiter. La présence du joueur d'harmonica est très importante. Notre interprétation de cette présence n'est tout au plus qu'un point d'interrogation sur toute cette atmosphère tendue et hallucinatoire du roman. Nous avons l'impression que ce "fou"² tel que l'affirme le narrateur, c'est sa conscience. "J'ai la certitude que cet homme étrange sait tout."³ L'air d'harmonica que le "fou" joue lui "rappelle vaguement quelque chose, quelqu'un".⁴ Avant que le héros vienne occuper cette grange, le "fou" l'avait habitée. Ce "fou" était à la fois le héros aliéné par la position de son père et le peuple québécois aliéné par ses vieilles valeurs. Il est plausible également d'affirmer que le joueur d'harmonica est le symbole parfait du père du héros et que la

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 7.

²Ibid., p. 74.

³Ibid., p. 74.

⁴Ibid., p. 74.

grange est la maison paternelle qui peut être interprétée comme étant l'image du Québec. Le Québec n'était plus à l'heure du statisme politique et social des années '50 mais à l'heure de la révolution. Le héros a voulu rebâtir la maison paternelle sans la permission du premier propriétaire, de là, tous ses problèmes. "Ce sentiment de lui avoir volé sa cachette s'accroît nettement après ce lancement hostile d'un caillou."¹ L'impassibilité du "fou" au début du roman fait place de plus en plus à une agressivité meurtrière.² Le héros veut comprendre les raisons de cette hargne!

Je tente désespérément d'entendre ses dernières explications, je veux savoir pourquoi il m'a frappé, pourquoi il veut me tuer, pourquoi, je veux comprendre! Je ne crois pas à la folie pure et simple! Il n'y a pas de folie sans raison!"³

Ce désir constant de comprendre se retrouve également chez le héros de La corde au cou et de Fleure pas, Germaine. Le héros ne peut entendre les paroles de son agresseur puisque ce dernier, fou de rage, ne cesse de le frapper. Il représente tous les Québécois sortant de leur torpeur et de leur prison. Au début, ils s'exprimeront mal. Personne ne les comprendra puisqu'ils frapperont à droite, à gauche avec le seul but de se débarrasser de ce passé plein de privations. A la fin, il le tuera. C'est un meurtre. Il semble y avoir deux autres explications de ce meurtre. D'abord, c'est le père tuant son fils qui a essayé de prendre

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence (Montréal: Editions l'Actuelle, 1970), p. 136.

²Ibid., p. 134.

³Ibid., p. 134.

sa place et sa maison. Tout en admettant que le joueur d'harmonica est à la fois l'image du père et la propre conscience du héros, nous trouvons la réponse à l'énigme. Ce "fou" frappant et tuant le narrateur n'est nul autre que le père de ce dernier, puisque par ce geste il punit les actions du fils et son désir d'occuper un endroit qu'il lui avait interdit. Le fils a voulu s'élever au niveau du père mais ce dernier en était jaloux. Lors de l'agression, il apparaît sous la forme d'un aigle.¹ C'est également l'image du Dieu possessif et jaloux de l'Ancien-Testament. Le fils n'a pas suivi les conseils du père. Il a refusé la voie qu'on lui avait tracée. Il devait payer pour cet écart. Par ailleurs, ce meurtre peut être vu comme un suicide. Le "fou" étant la conscience du narrateur, il se tue. Le regard inquisiteur puis accusateur, enfin destructeur du joueur d'harmonica ne sont en réalité que des formes de son propre regard s'observant, se jugeant et se condamnant. "Ce besoin tenace de mentir, de raconter des histoires souvent terrifiantes, ce besoin de jouer un rôle."² Donc ce rôle qu'il a joué le rendait étranger et inconnu à lui-même. Ce besoin de se donner en spectacle n'était-il pas la preuve que toute sa vie, il s'était fui?

Cette sensation de n'être qu'une abstraction, d'être hors du monde se trouvait diminuée par ces travaux que j'entreprenais justement pour tâcher de jeter entre l'inconnu ce mystérieux peuple des multitudes et moi, une passerelle, une vie qui pourrait nous faire communiquer ensemble, abolir ce rideau opaque que tissait ma perpétuelle rêverie.³

¹G. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 183.

²Ibid., p. 91.

³Ibid., p. 82.

Ainsi, toute sa vie, il avait rêvé, rêvé de remplacer son père, rêvé de liberté et de pureté, enfin il rêvait tel un enfant, un adolescent, à un âge où la sagesse aurait dû mieux le renseigner sur la vie. Il avait besoin d'être un autre afin d'être lui-même. Mais il ne l'était pas véritablement. Il n'était rien, seulement une abstraction. Mais ce "fou" qui tourne autour de lui habite un monde de rêveries. Il vit dans l'onirisme de l'instant. Il est donc lui aussi, pareil au héros, une abstraction. Le théâtre avait sauvé le narrateur de la nullité. Toute sa vie il s'était tenu à l'écart des autres. Il a fallu un jour qu'il se voit tel quel, à la lumière du jour. Il avait peur de l'inconnu, c'est-à-dire des autres. Il rêvait sa vie, comme il avait rêvé d'un père fort et dynamique, libre de préjugés.

Assis au milieu des décombres. Assis? Ecrasé, pris malgré moi sous cet amas de planches, je ne peux détacher mes yeux de ce coin de ciel. Ce coin très bleu, très pur, comme une dernière image de la vie dehors. Une dernière fenêtre ouverte.¹

Aussi, par le truchement de la mémoire, le héros croit vivre. En regardant au ciel, il remet sa vie en question et découvre le peu d'humain qui la compose. Pourtant, la nature et le ciel sont là. La pureté vient de cet endroit. Il savait qu'un jour il rencontrerait son "maître", c'est-à-dire la propre mesure de sa personne. Il a défié le destin en voulant habiter la maison du père. Il a perdu la partie. C'est un aliéné. Le jour du jugement est arrivé et il n'en est même pas conscient. Il veut comprendre sa mort. Il meurt seul, sous les poutres de la maison du père. Cette lutte constante contre son juge et contre son

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 7.

destin, c'est sa lutte constante contre son père et contre l'Eglise. Egalement, la grange est significative du changement dans le climat politique québécois, le désir d'habiter sa propre maison, après l'avoir rebâtie, ceci au risque d'en périr. Ainsi, nous avons vu, dans cette deuxième partie du premier chapitre, le père rêvé du narrateur dans cet être amoral et entier qu'est Grandval, qui par sa vie et ses discussions a ouvert un nouvel horizon intellectuel au narrateur. En plus, la grange, maison paternelle s'est refusée à la possession en s'écroulant sur le héros. Nous allons aborder la dernière partie du chapitre où il sera question de la troisième interprétation de l'image paternelle, Dieu.

Dans Et puis tout est silence..., le héros-narrateur nous parle du Dieu de son enfance, "de ces images ridicules et naïves qui illustraient un certain livre de prières, qui épatait mes yeux d'enfant de cinq ans."¹ Lui aussi a été influencé par cet aspect extérieur de la religion. Au Québec, tout était basé sur l'apparat. Rien de véritablement vécu et beaucoup de préjugés. Parlant de l'Eglise québécoise, Jean Le Moyne dit : "Elle fait de la propagande et croit évangéliser; à l'essentiel et à l'authentique, elle substitue le secondaire, l'accessoire et le commentaire."² Ecrasé sous les poutres, les douleurs qu'il ressent l'amènent à avoir des hallucinations.

Je suis exaucé, ... un mouton et saint Jean le Baptiste qui approchent... l'enfant Jésus me sourit tout à fait comme dans le missel de mon enfance, ... et Dieu le Père avec sa barbe blanche, et la Vierge Marie... et les saints apôtres

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 21.

²Jean Le Moyne, Convergences (Montréal: H.M.H., 1961), p. 50.

défilent... Et, est-ce le Saint-Esprit devenu tout noir?
... c'est une sale corneille!¹

Quelle ironie! Quel sarcasme! Lors de ce délire, tout de la religion revient à sa mémoire de la même façon qu'on la lui a enseigné. La force des images du mouton, de saint Jean Baptiste et du Saint-Esprit montre bien quelles attitudes le héros possède en face de la religion. Saint-Jean-Baptiste est le patron des Canadiens-Français. Tous les 24 juin, on le fête. Auparavant, avant certains problèmes d'ordre politique, dont entre autres, le premier ministre Pierre-Elliott Trudeau fut victime, il y avait un grand défilé rue Sherbrooke à Montréal. Saint-Jean Baptiste était représenté par un enfant de six ou sept ans, tenant un mouton en laisse. C'est ainsi que certains ont vu dans ce défilé le caractère du Canadien-Français typique. Obéissant, "suiveux", innocent, niais, enfin tous les qualificatifs qui décrivent bien le passé défaitiste d'une nation vaincue. Le peuple était tenu en laisse par les représentants de l'Eglise. L'enfant, symbole d'innocence, remplissait à merveille son rôle en saluant de la main les fidèles amassés le long du parcours. Enfin, les temps ont changé. Aujourd'hui, Saint-Jean Baptiste est représenté par une statue qui n'est plus un enfant et le mouton a disparu. Cette disparition marque peut-être une étape dans l'affirmation de la race canadienne-française. Mais, le Saint-Esprit n'a jamais connu une très grande popularité auprès des Canadiens-français, on ne le situait pas au même niveau que le Père, le Fils, la Vierge et les Apôtres. On le représentait continuellement sous la forme de langue de feu. Mais le feu est noir ici, donc éteint. Souvent, parce qu'habillés de noir, les

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence, pp. 21-22.

soeurs recevaient le nom péjoratif "corneilles". Les religieux ordonnaient la vie des Québécois. Souvent des interventions en chaire lors des sermons influençaient ou empêchaient les fidèles d'agir à leur gré.

En effet, nous ayant sauvés, l'autorité ecclésiastique en conservera l'habitude et tendra ensuite à nous sauver de la vie. Ayant eu peur avec raison, elle transposera sa peur dans l'illusoire, craindra tout ce qui n'est pas elle et développera une xénophobie radicale dont la logique l'amènera, sinon à refuser l'humain du moins à l'adultérer, à l'amenuiser.¹

Les soeurs enseignaient la morale et surtout la pudeur aux écolières. La couleur noire qui les décrit dans cette citation fait penser au travail dévastateur et destructeur de la corneille sur les cultures. Durant les années '30 et '40, la religion enseignée et pratiquée au Québec en était une de façade. Cette piété béate et routinière s'est poursuivie jusqu'au début des années soixante. Pas un instant le héros n'a pensé "de prier Dieu, ni elle, la Vierge, ni aucun autre saint."² Ayant découvert la vraie vie, il n'allait pas la laisser passer devant ses yeux au prix de croyances religieuses qu'il avait toujours dénigrées, et reprochées à son père. Autant son père donnait l'impression de prier, de méditer, d'observer les lois divines, autant le fils n'y voyait qu'hypocrisie. Les hallucinations l'ont ramené à son enfance qu'il fustige. Pourtant cette foi naïve de l'enfance l'avait "inquiété, tenu, bouleversé, habité..."³ Ainsi, tout était refusé aux Québécois.

¹Jean Le Moyne, Convergences (Montréal: H.M.H., 1961), p. 49.

²C. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 92.

³Ibid., p. 92.

Toutes les actions nécessaires au développement psychologique normal chez l'homme étaient condamnées. Il n'est donc pas rare de reconnaître dans les Québécois un peuple qui n'avait pas confiance en lui-même, un peuple qui avait peur des conséquences de la plus petite action, enfin, un peuple déséquilibré. C'est ainsi que le héros est amené à se poser la question que les Québécois se sont posée: "Comment a pu se désagrèger cette foi ardente de mes quinze ans, cette piété que je pratiquais ostensiblement, résolument convaincu?"¹ Ici, dans le roman, le dur passage de l'adolescence à l'âge adulte et la découverte d'un être entier nommé Grandval, ont amené le héros à remettre toute sa vie en question. En côtoyant les théâtres et en y présentant son premier spectacle, il est amené à faire une comparaison très audacieuse. La messe païenne remplace la messe chrétienne, une nouvelle ferveur remplace une vieille routine.²

La ferveur d'une salle remplie de spectateurs, buvant avec respect et attention...le verbe de cet auteur qui fait crier Hamlet...et...ce public de faux fidèles massés par la force de la routine et du "qu'en-dira-t-on" dans cette église de ma paroisse.²

Rapprochons cette citation d'un extrait du poème de Pierre Trottier

Le temps corrigé:

J'ai chanté une messe à l'envers
 Pour que le sang goûte le vin
 Pour que la chair goûte le pain
 Pour revenir au nom du Père
 Et ne plus dire ainsi-soit-il
 J'ai tout rendu ce que j'avais

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 93.

²Ibid., p. 93.

Ma foi au roi des cieux ma langue au roi de France ¹

Nous pouvons remarquer à quel point la révolte religieuse est présente chez la jeune génération québécoise. Les fidèles allant à l'église ne sont plus nombreux, mais plus sincères. Le héros se rappelle son enfance, et il nous décrit avec exactitude l'aspect d'un rassemblement très religieux dans n'importe quelle église catholique romaine des années '45-'50:

Public odieux qui tourne la tête en forme de mille girouettes, qui tousse, qui trépigne d'impatience, qui dort, qui ronfle, qui crache, qui rêve d'aller dîner, manger et boire, qui fuit avant la fin du sacrifice, public infâme...affolé sur les bancs, écrasé d'ennui et de stupeur morne, se jetant sur les prie-Dieu au son de la cloche comme on se précipite dans un lit pour dormir! ²

Cette invective contre le peuple chrétien montre bien à quel point le héros recherche l'authenticité. Il veut fonder un nouveau peuple, un peuple d'élus, qui marcherait vers la vérité, sans gêne et sans peur. Ce peuple, c'est tous les Québécois dignes de ce nom, dont la faiblesse passée doit faire place à la force et à la détermination qui l'amènera à son indépendance. Peut-être indépendance politique, mais surtout indépendance intellectuelle et spirituelle. C'est ce peuple de faux croyants et ce faux père qui l'ont fait fuir et qui l'ont poussé à s'aventurer dans la vie des hommes indépendants et forts. Mais à la fin, il lui est quand même resté "cette indéfinissable croyance d'un

¹Pierre Trottier. Le temps corrigé, in Anthologie de la poésie canadienne-française (Montréal: Librairie Beauchemin, 1969), pp. 363-364.

²C. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 93.

Dieu...que j'invoquais à ma manière parfois en le défiant, en l'insultant souvent."¹ On remarque ici un lien entre le défi à Dieu et le défi qui l'a opposé toute sa vie à son père terrestre. Toute sa vie, le héros a défié et a insulté Dieu, "dont l'amour envers l'humanité est, à mes yeux, quelque chose d'absurde que j'ai renoncé à comprendre..."² Dieu est posé en équation avec absurdité. Le héros, à la fin du roman, veut savoir pourquoi le joueur d'harmonica veut le tuer. Il veut comprendre les raisons de cette agression. Ses actions et ses motivations le dépassent.

Nous avons vu l'image que le héros fait d'une assemblée religieuse dans sa paroisse. Son père fait partie de ce peuple de faux-croyants. La vie s'écoulait sans ambages, sans complication, dans l'acceptation de tout. L'observation du peuple chrétien, la découverte de ses propres possibilités, amèneront le fils à non seulement remettre tout en question, mais à rejeter tout à la fois: le père terrestre et l'image de l'Eglise:

Si vous vous aimez vous-même, vous aimez chacun comme vous-même. Aussi longtemps que vous aimerez quelqu'un moins que vous-même, vous ne réussirez pas vraiment à vous aimer, mais si votre amour s'étend à tous également, vous-même y compris, vous aimerez l'ensemble des êtres comme ne faisant qu'une seule personne, et cette personne est à la fois Dieu et l'homme.³

Il ne s'aime pas, il n'aime pas son père, mais fait un effort afin

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 94.

²Ibid., p. 94.

³E. Fromm, L'Art d'aimer. Traduction de J.-L. Laroche et Françoise Tcheng. Paris: Editions de l'Epi, 1968, pp. 81-82.

d'accomplir un "retour à la vie réelle".¹ Grâce à Mariette, qui est retour à l'amour, donc à la vie, le héros-narrateur doit se battre constamment pour la vie, contre son père:

...je le traitais de borné inconscient, de puritain extrémiste, de raciste intolérant, je cherchais même mes définitions pour lui faire mal, et, en même temps, pour me soulager de l'angoisse éprouvée de me trouver orphelin idéologique!²

Voilà encore la clef que nous cherchions. La solitude l'a suivi durant toute sa vie, à l'âge de l'adolescence et à l'âge adulte. Dieu ne peut lui venir en aide lors de son agonie parce qu'il se sent toujours seul, abandonné de son père et des hommes. Il était seul à habiter une maison à la grandeur de toute l'humanité. Les deux derniers paragraphes du roman Et puis tout est silence... commencent par "je". C'est lui qui se sent détruit, qui subit les assauts du "fou", qui revoit ses amis, Mariette qui "ne reviendra pas à temps pour me délivrer."³ Il a donc été prisonnier de lui-même et de sa vie durant toute l'épreuve. Dieu n'a pu l'aider. Dans cette troisième partie, Dieu nous est donc apparu comme "quelqu'un" qu'il fallait défier et non comme "quelqu'un" qu'il fallait accepter tel quel. Dieu est donc la contre-partie intellectuelle du drame terrestre qui se passe entre le père et le fils.

¹C. Jasmin, Et puis tout est silence, p. 137.

²Ibid., p. 94.

³Ibid., p. 187.

Son évolution part du refus du père et du passé, conduit à l'exploration d'un monde d'abord fascinant, celui des intellectuels et des esthètes nouveaux, monde qui sera ensuite perçu comme clos et abstrait. En construisant son théâtre, il veut alors donner vie à la parole et l'incarner. Mais la vengeance des dieux bafoués l'écrase. Et c'est pendant l'agonie qu'il découvre que la vérité, c'est la vie. Ce cheminement individuel est comparable à celui du peuple québécois du duplessisme à la révolution tranquille.

CHAPITRE II

LA CORDE AU COU

La corde au cou fut écrit en 1959. Profondément engagé dans la réalité québécoise, Jasmin ne dissocie pas son oeuvre du contexte socio-politique. "Nous sommes en 1959 et au Québec, bien des choses éclatent. Le vieux Maurice Duplessis, politicien misérable vient d'expirer, notre moyen âge expire. On allait respirer un peu."¹

En même temps que le Québec sort d'un traumatisme pénible, Claude Jasmin commence sa carrière d'écrivain. La mort de Maurice Duplessis marque le début de l'espoir pour lui, et son écriture devient très nerveuse et impatiente. Son héros court après son destin, celui qu'il désire et aimerait assumer. Sa propre vie, face à l'inconnu, face aux autres, face à elle-même n'offre souvent que des problèmes. Problèmes de coeur, problèmes d'adaptation, problèmes de possession de la terre, qui rendent la vie du héros difficile et compliquée. Au Québec, le temps est à la contestation. Tous se perdent en conjectures, au sujet du post-duplessisme. L'espoir naît sur des bases très peu solides. Dans La corde au cou, le héros quitte un présent difficile pour commencer la quête d'un idéal de pureté. Résumons l'intrigue de cette oeuvre:

Après le meurtre de son amie Suzanne, le narrateur de La corde au cou s'oriente vers la ferme du père Ubald, seul lieu de tendresse de son enfance. Dans une errance qui va de Sainte-Agathe à Saint-Joseph-du-Lac, le souvenir des misères, des illusions et des révoltes qui

¹C. Jasmin, Jasmin par Jasmin, ed. Claude Langevin (Montréal: Fides, 1970), p. 12.

l'ont conduit jusqu'au crime s'associe au mouvement même de la fuite, des rencontres de hasard et de la marche à travers les champs.¹

Pour le héros de La corde au cou, Suzanne est la victime d'un meurtre qu'il est difficile d'expliquer. Pareil à un enfant qui aurait fait une faute grave, il s'enfuit vers une source de réconfort. Ubald devient son confesseur, celui qui l'absoudra de sa faute. Il est la pureté dans laquelle toute personne peut retrouver la paix de l'âme. Mais pour rejoindre cet être extraordinaire, il faut fuir, il faut aller vers lui et la route est pleine d'embûches.

Dans La corde au cou, le héros trouve dans son enfance le seul lieu de paix qu'il ait jamais connu. Seul le retour à l'enfance pourrait le sauver de cette angoisse causée par ce meurtre, commis par désabusement et ^{PAR}écœurement. Seule la nature peut faire renaître ce désir de pardon, Tout le mouvement de fuite est en action. Le narrateur, rétrospectivement, se rend compte qu'il a pris un mauvais départ dans la vie. L'exemple parental n'était pas stimulant.

Il apprit aussi bien des choses, très tôt. Il apprit à se défendre des coups reçus, il apprit à se vêtir seul, à manger seul, à grandir seul, car maman et papa étaient trop occupés ailleurs, un peu partout, à danser, à boire et à courir après les chers plaisirs (éphémères) de la vie...La vérité la voilà! Oui, le petit enfant poussait très mal, il était, comme on dit, de la "mauvaise graine". Oui, oui, il nourrissait des instincts (sauvages)...²

Que de similitudes entre cette révolte qui gronde chez le héros et la révolte de Rimbaud, révolte contre le milieu familial, les convenances,

¹Grandpré, Pierre de, Histoire de la Littérature française du Québec. (Montréal: Librairie Beauchemin, 1969), IV, p. 162.

²C. Jasmin, La corde au cou (Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1960), p. 201.

la morale et la religion, révolte qui le poussera à tuer son amie Suzanne. Jasmin écrira en 1968 un livre qui s'intitule Rimbaud, mon beau salaud. Rimbaud fut élevé sévèrement par sa mère mais ici le narrateur est laissé seul face à la vie. A cause du mauvais exemple de ses parents, il a une vue limitée de la vie. Tout ce qu'il y a de négatif apparaît comme le seul côté de la réalité qui s'offre au jeune homme. Pareil à Gilles Bédard dans Pleure pas, Germaine, il n'a pas les outils nécessaires pour se défendre et comprendre tout ce qui se passe. Ses parents ne lui offrirent que la solitude. Que pouvait-il alors faire? Il était menacé de tous les côtés par une société sans pitié qui refuse les faibles. Il voulait être fort, brave. Il n'a jamais su sortir de son enfance malheureuse. Les cicatrices restèrent toute sa vie. Il ne pouvait pas vaincre son destin et à la fin, il tue "un ami, ou une amie si l'on veut" pour se venger de ce destin.

Dès les premières phrases du roman, nous sommes plongés au centre du monologue intérieur et nous découvrons la personne avec laquelle nous fuyons. "Pourquoi aurais-je du remords? Pourquoi continuer d'y penser? Elle est morte."¹ Il faut tout simplement oublier et continuer sa route. Elle a été tracée dès son enfance, il ne faut donc pas en sortir. Une "mauvaise graine" ne saurait s'arrêter et s'appitoyer sur le sort d'une malheureuse. Pareille à lui, elle était seule. Tuer Suzanne, c'était la délivrer de cette vie malheureuse. On note que ce crime marque une coupure. Il marque un "déchirement" libérateur et un désir d'introspection, dans l'espoir d'un renouvellement total:

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 9.

J'étais vidé, j'étais un autre... J'éprouvais enfin la sensation, si longtemps convoitée, d'être quelqu'un de différent. Je ne savais pas encore qui j'étais. Mais une immense déchirure s'était faite. Je ne me retrouverais plus jamais.¹

En tuant Suzanne, il avait tué cet être qui vivait en lui depuis son enfance. Il tuait celui que ses parents et la vie avait formé. L'autre, sa conscience, désirait faire surface depuis longtemps. Ce désir était nourri de l'espoir que le nouveau "moi" chasserait à jamais l'être qui avait su le dominer jusqu'alors. Mais, partir d'une certitude et tomber aussi brusquement dans l'inconnu inquiète le héros. Il avait trouvé une image de lui-même qui ne le satisfaisait pas mais qui avait été façonnée par les inquiétudes et les incertitudes des années. Mais ce nouveau moi, quel est-il? "Moi, le vraiment moi, c'est-à-dire le violent, celui que j'ai toujours été, celui que je ne cesserai jamais plus d'être. Je m'étais égaré, perdu de vue."² Etant quelqu'un de la nation-misère, il avait été opprimé. Il avait besoin de se libérer et cette libération ne peut se faire que dans la violence. Son cadre familial étant trop étroit, tout devait éclater à un certain moment. Ce meurtre précipite toute cette découverte. Un parallèle peut être établi entre cette violence dans la libération de soi et la violence qui suivit la mort de Duplessis au Québec vers les années '62-'64. Des bombes furent posées vers les années '62. Pour libérer le peuple québécois de l'emprise des "coloniaux anglais", le Front de Libération du Québec avait fait appel à la violence systématique. Cette recherche douloureuse chez le héros de La corde au cou est parallèle

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 11.

²Ibid., p. 17.

à celle entreprise par les jeunes felquistes. Le héros veut se posséder en se dépossédant de tout ce qui n'est pas lui, de tout ce qui n'est pas authentique et vrai. "C'est maintenant que je me sens bien; bien heureux d'avoir tué...Ce n'est pas être vicieux. Non, C'est être heureux de savoir enfin qui l'on est: brute et violent."¹ Par la violence, il se découvre. Le bonheur vient de la découverte de soi. Il faut s'admettre tel qu'on est. En soi, il était brutal et violent. Avait-il été formé ainsi ou était-ce quelque chose d'inné? Il "était un meurtrier précoce dont la destinée était bien clairement tracée."²

Lors de sa fuite vers le père Ubald, il rencontre Aline. Elle est servoise. Il se sent en sécurité parce qu'elle est "quelqu'un qui vient de la pauvreté, quelqu'un de la nation-misère."³ Cette conscience de l'appartenance à une même société est très significative. Avec Aline, il a la possibilité de se rapprocher de ses semblables. Cette idée de rapprochement avec la collectivité est aussi une idée des révolutionnaires. Le héros a toujours été seul. Dès sa tendre enfance, il a été négligé par ses parents, puis par ses semblables. Il voulait monter dans la société. Il aurait tant voulu aimer Suzanne avec pureté mais elle était aussi ambitieuse que lui et ceci, il ne lui a jamais pardonné. Mais cette idée de rapprochement avec Aline, avec Suzanne, enfin avec un monde qu'il avait toute sa vie convoité menace sa liberté. "Oui, il me fallait une

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 17.

²Ibid., p. 18.

³Ibid., p. 32.

liberté totale, et de me sentir attaché à qui que ce soit me rendait inquiet, jusqu'à l'angoisse."¹ Enfin, le meurtre le coupe du monde. Suzanne aimait l'argent. Il était sans le sou. Que pouvait-il lui donner sinon un grand amour très adolescent et idéaliste? Mais Suzanne n'avait que faire de ses bonnes intentions. Elle voulait le confort. Le héros la tue par vengeance. "Elle a payé pour tout ce temps qu'elle m'a arraché, pour toutes ces privations à mon isolement adoré, à ma liberté vénérée. Elle a payé mais j'ai au coeur un sentiment de regret..."² Les valeurs des adultes et les aspirations des jeunes se contredisent.

Le héros de La corde au cou a un désir profond d'amnésie. Il est lucide. Il essaie de s'éviter. "J'ai oublié ce que j'ai fait cette nuit. Je ne me souviens plus exactement ce que je suis devenu. Je suis en état de grâce complet."³ Il veut noyer le passé pour recommencer à zéro. Mais c'est impossible. Il a commis un acte répréhensible et les policiers le pourchassent. Il a violé la loi. Il voulait la liberté mais dans ce monde, elle s'achète à un prix très élevé qu'il a été incapable de payer. Autant il voulait que Suzanne respecte sa liberté, autant il aurait fallu qu'il respecte la sienne. Mais il n'a pas su comprendre cela. Il se voyait comme le centre de l'univers et tout devait se mouvoir autour de lui. Il y a des contradictions dans l'esprit du meurtrier. Suzanne devait payer. Tout en étant satisfait de son geste,⁴ il veut tout oublier. Les

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 34.

²Ibid., p. 35.

³Ibid., p. 43.

⁴Ibid., p. 43.

Québécois se rapprochent dangereusement de cette contradiction. Autant ils veulent se débarrasser du passé qui les a accablés durant des siècles, autant ce même passé les retient. Dans leur culture, leurs coutumes, leurs façons de penser, il y a de la satisfaction à se complaire dans le passé. Ils veulent le changement, mais le craignent comme le prouvent les élections de ces dernières années. Ils ont peur de briser la chaîne. Il faut admettre que les Québécois sont les colonisés les mieux traités au monde. Il est difficile de se priver de sa Chrysler ou de sa Ford Ltd.. Le bien-être passe avant tout. Et puis, sommes-nous si à plaindre que cela? Attaché à la France d'abord, puis à l'Angleterre, lorsque le pays fut formé, puis maintenant aux Américains, le peuple canadien est aussi privé de sa liberté que les Québécois. N'oublions pas que 80% de l'économie canadienne est contrôlée par les Américains. Pourtant, que ce soit dans la révolte de 1837, celle de Louis Riel au Manitoba, enfin celle des fédéralistes et même dans celle des péquistes, le peuple a toujours manifesté un petit espoir de libération. Mais cette démission, qui pour les francophones a toujours fait reléguer au second plan leur langue et leur identité, a toujours su soulever dans l'âme de certains une révolte souvent sourde mais qui parfois est sortie du cadre de la parole.

Mais dans le roman, une brèche se creuse dans l'âme du héros qui s'est révolté et a tué. "Mon coeur me fait mal...je ne sais à quoi m'en prendre, il y a quelque chose, quelqu'un! Je regarde au ciel...Pourquoi?"¹ Il est donc désespéré mais au ciel, il reste encore de l'espoir. Mais, il n'en a jamais rien reçu. Il n'a jamais rien demandé. Dans ce ciel, cet infini, il y a quelque chose, quelqu'un qui se cache. Il va vers Ubald.

¹C. Jasmin, La corde au cou, pp. 52.-53.

Il descend de Ste-Agathe à St-Joseph-du-Lac. Il se dirige vers une partie de son enfance heureuse, c'est son ciel à lui. Il a toujours été malheureux. Ce n'est pas celui que les autres connaissent qui a tué mais l'autre, le voyou.¹ Le voyou regarde vers le ciel et il est certain que les problèmes ne peuvent venir que de là. Il doit trouver son complice; Dieu ou son destin. Il est trop seul. Il souffre et veut le faire partager à quelqu'un!

Je veux jouer, je veux être heureux, ne plus penser à ces bleus, à ces bosses, à ces coups, à rester debout comme un homme sous les gifles du Salaud, mon père.² Alors, il ne me reste plus qu'à me venger du...ciel, ça doit venir de là!²

Il est certain que le Père n'a jamais été partial. Les coups, les bosses reçus ont été mérités. Dans cette citation, le héros veut jouer. Il veut retrouver son enfance et dans le jeu le bonheur existe. On oublie alors toutes les douleurs et les peines. En plus, il veut rester "debout comme un homme", debout pareil à un arbre. Il a trop souvent fléchi devant les coups. Il résiste péniblement. Un homme doit souffrir sans se plaindre. Il doit résister aux assauts de l'adversaire. On lui a toujours dit cela. Le fils doit redorer le blason noirci par le père, l'ancêtre trop souvent courbé. Un arbre est fort; il regarde droit vers le ciel. Il défie le vent, les intempéries et manifeste sa fierté et sa force. Les tempêtes ne le font pas bouger.

Tout en marchant vers la maison du père Ubald, seul lieu où lors

¹C. Jasmin, La corde au cou, pp. 55-56.

²Ibid., p. 53. Nous soulignons.

de son adolescence il a trouvé un peu de bonheur, il se redit qu'il n'a pas tué¹.

Ce n'est pas moi qui ai pu te tuer? Non, pas celui que tu connaissais. C'est l'autre, l'enfant-gamin, le voyou, le coureur de tribunaux, le problème des juges d'enfants, la terreur de St-Henri, de côté St-Paul, c'est lui qui m'est revenu, a repris sa place en moi...

Il se dédouble, reconnaît sa dualité. D'une part, il est le voyou habitué des tribunaux. D'autre part, il est l'enfant à la recherche du bonheur, de l'innocence qu'il avait connus chez le père Ubald. Crime passionnel, crime stupide dont l'auteur n'est que la victime: victime de son passé, de l'instant dont l'avenir va dépendre. Il n'est pas responsable. Il est la victime des déterminismes de son enfance. Ubald habite au paradis et c'est vers ce lieu que le nouveau moi se dirige. Ubald sera-t-il à la hauteur de l'idée qu'il s'en fait? Lui seul est digne de sa confiance. Il apparaît chez lui, depuis un long moment, une dualité au niveau psychologique. Mais ces deux personnes qui habitaient le narrateur étaient-elles si différentes? Il n'a jamais voulu s'intégrer au groupe familial ou social. Lorsqu'il passe dans Ste-Monique, il dit: "Quelqu'un qui laisse couler le cours de sa vie, sans histoire, avec des saisons qui défilent dans la paix."² La monotonie est la mort pour lui. "Défilent dans la paix" est construit comme la fin du réquiem, prière de mort. Il n'a jamais voulu faire partie de cette race de monde qui subit la vie.

¹C. Jasmin, La corde au cou, pp. 55-56. Nous soulignons.

²Ibid., p. 72.

Le héros, lui, veut connaître les extrêmes. Le héros de La corde au cou veut avoir une histoire, la sienne, distincte de celle des autres.

Il tue Suzanne parce qu'elle lui a fait perdre sa liberté. Mais l'amour libère. Il nous libère de nous-mêmes et nous amène à accepter les autres et soi-même. Le héros n'a jamais compris cela. Toute sa vie il s'est caché, il a fui.¹ "Mais j'ai commis, enfin, le geste qui va me délivrer de cette vie."² Donc, ce meurtre fut un impératif intérieur violent. Le héros savait qu'en tuant Suzanne, la punition serait la mort. Il voulait la mort; il a choisi les moyens pour la rencontrer. Il se sentait prisonnier sur la terre. Il voulait se libérer. Par la mort d'une autre personne, il évitait le suicide. Il se sentait incapable de cet acte. Il est plus facile de mourir par la main d'autrui que de s'enlever la vie. Le courage lui aurait manqué. Il aspirait à une vie qu'il ne pouvait atteindre et il en devenait de plus en plus convaincu. Pour lui, "l'existence ne donne, n'offre jamais rien, rien de bon... Il s'agit de prendre sans y penser. Il n'y a personne à remercier. Personne ne veut ton bonheur, donc, c'est un pur hasard."³

Le héros constate donc que le passé détruit le plaisir présent. Il faut vivre pleinement le présent et ne point essayer d'en voir les conséquences. Il faut oublier toutes les idées religieuses ancrées depuis l'âge tendre. Le plaisir apporte toujours l'idée de punition. Il ne faut

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 72.

²Ibid., p. 72.

³Ibid., pp. 80-81.

pas penser aux conséquences ou aux remords d'un acte. Vivre c'est agir dans l'instant, c'est prendre la vie comme elle se présente. Il faut vivre au niveau des instincts et de l'instant, retrouver son animalité. Le meurtrier est donc seul, pareil au héros de Et puis tout est silence. Il a souffert toute sa vie en raison de la présence de cet autre "moi" qui l'habite. Il a douté de lui-même, de ses actions et des êtres qui l'ont entouré. Il n'est que le fruit de ces dures expériences qu'il a vécues durant sa vie. Il aimerait la recommencer parce qu'il la comprend maintenant:

Etre bête. L'existence rêvée. Etre bête...ne plus se questionner...Vivre comme une bête. Ne pas toujours tout essayer pour avoir quelque chose. Je comprends trop tard. C'est maintenant que ma vie devrait commencer. Il est déjà trop tard ce matin.¹

La Bible nous conseille de vivre comme l'ange mais le narrateur préfère vivre comme la bête. Ni le passé, ni l'avenir ne devraient avoir prise sur le présent et le déterminer. Mais il est trop tard pour le meurtrier. Il ne peut renaître. Il a vécu et il doit subir les conséquences de ses actions. Il a fait ce qu'il devait faire. Il a tué comme son impulsion l'exigeait. Il est satisfait de cet instant. Pourtant, il avoue:

Elle a été sage et patiente. C'est ma soeur, ma soeur de la misère et de l'ignorance. Nous nous ressemblons comme deux doigts d'une même main! Je la connais depuis toujours. Elle ne peut se passer de moi.²

Il a donc tué sa propre image. Il a tué celui qui habitait en lui; celui-là même qui désirait parvenir au haut de l'échelle sociale. En tuant

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 81.

²Ibid., p. 114.

Suzanne, il savait qu'il allait être traqué. Il savait que les "autres" voudraient sa mort. Il a tué pour être tué à son tour. La misère et l'ignorance l'ont amené à commettre un geste qu'il ne pouvait empêcher. Il devait le faire pour se délivrer. La vie l'accablait.

Poursuivant sa route, le narrateur rencontre deux gamins dans la forêt. Il leur crie sa vérité:

Ecoutez-moi les gars! Un jour on en a assez de crever comme un chien. Ça pourra vous arriver à vous deux. Ça vous arrivera! Et vous verrez, vous ferez peut-être une bêtise!¹

Mais il se fait prophète. Il devient le conseiller des enfants. Il avertit la nouvelle génération de ce qui pourrait lui arriver. Il l'incite donc d'une certaine façon à la révolte. La bêtise qu'il a faite vient de loin, de très loin, de son enfance. Et les enfants sont si facilement impressionnables. La révolte devient pour lui signe du respect des autres et de soi-même. Il faut se faire écouter, se faire respecter. Il reconnaît implicitement sa faiblesse:

J'aime faire peur. J'ai toujours aimé ça! A ma mère, à mon père, à mes amis, aux femmes, aux enfants. J'ai toujours voulu effrayer tout le monde. Un goût bizarre d'effrayer, un moyen ultime de me faire respecter, de me faire écouter.²

Le respect amène le respect. La violence amène la violence. Il a confondu respect et crainte. Il devient "écoeuré de sa violence".³ Elle l'habite, elle le suit. Il est sa victime et son instrument. Il ne peut

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 144.

²Ibid., p. 144.

³Ibid., p. 160.

s'en débarrasser. Le seul moyen qu'il avait découvert pour échapper à la vie était de dominer le plus longtemps possible. Avant de mourir, avant d'entrer définitivement dans la maison du Père, il doit analyser toutes les époques de sa vie et c'est cela qu'il nous communique constamment. A la fin, on ne sait plus où il en est. Il ne le sait pas lui-même. Ses sentiments se confondent. Tout jeune, il avait toujours eu "cet impérieux besoin d'échapper à la réalité."¹ Il l'a fait toute sa vie et cela jusqu'au moment où il a tué Suzanne. "Pouvoir réellement me fuir, oublier qui je suis. Si je pouvais me transformer, me déguiser. Qui pourrais-je devenir?"²

Qui, qui pourrait-il devenir, sinon l'image de lui-même, c'est-à-dire Suzanne. Il l'a pourtant tuée. Il se serait donc suicidé à la fin. Il ne s'était jamais aimé. Il fuyait afin de "devenir n'importe qui, quelqu'un d'autre. Moi, je me suis assez vu."³

Tout ce qu'il apercevait était conforme à la négation de toute beauté de la vie. Son optique était faussée en raison de la souffrance *VÉCUE* durant son enfance. Et c'est fort compréhensible. Sa vue, ses réflexions et observations étaient partielles. Cette marche qu'il effectue de Ste-Agathe à St-Joseph-du-Lac peut se résumer en "un simple pèlerinage, celui de mon enfance, celui de mes vacances de jeune délinquant."⁴

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 200.

²Ibid., p. 165.

³Ibid., p. 165.

⁴Ibid., p. 183.

Tout revient constamment à son enfance et à son adolescence malheureuses. Mais pourquoi revenir en arrière? Pourquoi veut-il retrouver quelque chose de terminé, quelque chose qui n'existe plus. Enfin, croit-il réellement se retrouver en allant chez Ubald? Il sent toujours le besoin de se "résumer, de comprendre ce qui m'arrive, d'être certain que je ne rêve pas."¹

Le héros ré pense à Suzanne et dit: "Nous étions semblables et cela me remplissait d'une joie totale. Etre pareils, dans un trou d'existence très creux et très noir."² En essayant de délivrer Suzanne des griffes de la vie et du vieux Driftman, il agissait ainsi pour son propre compte. Il se délivrait ainsi de la vie puisqu'il est l'image de Suzanne et de ses aspirations au monde bourgeois auquel il voulait appartenir. Il voulait paraître ce qu'il n'était pas. Surtout, ce qu'il ne pouvait être, puisqu'il n'avait pas été formé à la même école. Tout pour le vieux Driftman avait été facile. Ce dernier possédait le pouvoir, l'argent, les relations, enfin tout pour réussir dans un monde bourgeois. Il possédait même Suzanne. Cela était le comble pour le héros. En la tuant, il faisait son devoir "parce que j'ai le sentiment d'avoir obéi à une espèce de loi intérieure qui m'ordonnait de délivrer Suzanne et de me délivrer en même temps."³ En tuant Suzanne, il s'est vengé de la société, qui en avait fait un voyou, il a tué ce qui fait vivre la société:

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 201.

²Ibid., p. 66.

³Ibid., p. 66.

l'argent. Il a tué en lui le goût de posséder. Il s'est donc purifié par la violence. Mais la société le traque pour le punir. Alors, il fuit. Sa fuite n'est qu'un retour vers le seul point lumineux de son enfance; son séjour chez le père Ubald. Il veut repartir à zéro, repartir sur les bases de l'innocence. Nous avons essayé de déceler la signification du meurtre de Suzanne et maintenant nous essayerons de trouver le lien qui existe entre ce meurtre et l'image du père. "Je ne pouvais pas faire autrement que de tuer! J'étais né pour ce crime. Demandez à mon enfance, ce long passage¹ de désillusions en désespoirs."¹

Dans sa conférence sur Claude Jasmin, Gilles Marcotte nous dit:

Les personnages de Jasmin se trouvent tous ainsi, dès le départ, sous le coup d'une condamnation à mort, et n'ont plus à jouer que leur dernier acte-,... Une telle condamnation implique l'offense la plus grave; elle nous renvoie symboliquement à un acte qui offusquerait chez le personnage la racine de la vie, le principe d'identité. Ce principe, cette autorisation d'exister pour ainsi dire, n'est-il pas lié à la figure paternelle? On remarque sans peine que les crimes imputés aux personnages de Jasmin sont commis à l'égard d'homme d'un certain âge; en assassinant Suzanne, c'est en réalité le vieux Driftman que vise le héros de La corde au cou.²

S'il tue ce que représente Driftman lorsqu'il tue Suzanne, il va tuer l'image de son père de la même façon en le démystifiant totalement.

Le narrateur méprise son père. Il se rappelle son père et à trois reprises nous en donne une vision très négative. A quatre ans, il s'exerce avec un ami au jeu des gifles paternelles.³ A douze ans: scène

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 52.

²G. Marcotte, "L'Aventure romanesque de Claude Jasmin", in Littérature canadienne-française (Université de Montréal, 1969) p. 99.

³C. Jasmin, La corde au cou, p. 52.

fréquente, son père est ivre et il le cherche pour le battre.¹ A treize ans, il se retrouve à l'école de réforme de St-Joseph-du-Lac. Il est heureux, il ne se fera plus battre par son père. Il est détenu parce qu'il a coupé le mollet de son père avec un rasoir.² Il a toujours eu le désir de tuer. Le lien entre le meurtre de Suzanne et celui du père est évident dans cette citation:

Je suis né pour ce meurtre; celui-là ou un autre, bien sûr! J'ai si souvent voulu tuer! Mon père, à certains moments de ma vie, oui et comment! Au moins cent fois. Au moins une fois après chaque raclée reçue, toujours pour une péccadille. Et ma mère aussi.³

Ses parents, surtout son père, le poussèrent dès son tout jeune âge à commettre des actes répréhensibles. Que de petites choses accumulées qui à la fin forment un tout! Dès son enfance, il désire connaître la justice. Mais la justice des autres pour lui est faussée. Il a grandi sous les coups et à la fin il en vient à aimer la violence!

Il faut que je sois battu. C'est cela qui m'a manqué. J'avais grandi sous les coups, tu vois il ne fallait pas cesser. J'ai besoin de recevoir des coups. J'ai été fait comme ça.⁴

Cette image paternelle, le plus souvent répressive, est liée étroitement à quatre autres images à caractère paternel. Ici, le professeur ne représente que la continuation du père:

Et ce professeur qui me giflait parce que je ne savais pas tenir mes cahiers propres, et ce père absent qui me battait tout le temps, et cette mère tombant

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 59.

²Ibid., p. 41.

³Ibid., p. 18. Nous soulignons.

⁴Ibid., p. 128.

d'ivresse au milieu de la rue. J'ai noyé tout le monde! J'ai noyé ma vie! J'ai noyé ma misère, mes quêtes de petits bonheurs!¹

Lorsque les parents manquaient à leur devoir, le professeur aurait pu devenir l'instrument d'une normalisation de l'exemple paternel. Mais ce ne fut pas le cas. La révolte contre le père, contre le professeur, se prolonge dans celle contre les juges qui l'ont puni sans avoir essayé de le comprendre. L'image des juges n'est encore que celle du père:

Qui sont mes cartes...Je joue ce que je peux: mon père me regarde jouer en riant...ma mère danse et chante au "grill" des enfants perdus...mes cartes deviennent invisibles...
Un juge lui donne la main. Un malheureux coup de pelle!
 Et la voix de mes pairs, bon jury: coupable!...Au jeu, rien ne va plus: mon père cabotine, il montre son mollet taillé au rasoir: carte accablante...coupable!...
 Un malheureux coup de rasoir.²

La vie est donc un jeu de cartes. Il faut jouer ses atouts et espérer être gagnant. Mais le bras de la justice est long. Il arrête les enfants, les adolescents. Il donne raison aux apparences, tort à ceux qui sont déjà marqués par la vie. Il punit la violence, mais ne punit pas ceux qui la créent. Il n'y a pas de justice. Le plus fort l'emporte. Le jeu des tribunaux pour enfants devient pour le héros une farce monumentale. C'est un jeu de hasard. La dernière image paternelle se retrouve enfin dans les policiers. Ils sont les serviteurs des juges. Dans la fuite du meurtrier, ils deviendront une de ses obsessions et il avouera: "je n'ai jamais aimé la police! Je n'aiderai pas "les boeufs"."³

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 114. Nous soulignons.

²Ibid., pp. 68-69. Nous soulignons.

³Ibid., p. 143.

A ses yeux, ils ont donc un rôle très répressif. Ils deviennent ceux qui traquent, qui imposent la loi souvent injuste à ses yeux. Dans leur travail, ils s'acharnent jusqu'au moment où ils attrapent leur proie. "Tous les policiers de la province se donnaient la main,... formant une très longue chaîne...qui, finalement, m'attraperait."¹ Ils représentent la prison, la privation d'une liberté si chère au fuyard. Toutes ces images paternelles se liguent contre lui et se regroupent dans l'image de l'autorité suprême.

Je regarde au ciel...Pourquoi! Je veux jouer, je veux être heureux, ne plus toujours penser à ces bleus, à ces coups, à rester debout comme un homme sans les gifles du Salaud, mon père! Alors, il ne me reste plus qu'à me venger du...ciel, ça doit venir de là!²

Sa vengeance se déplace donc de l'ordre humain à l'ordre divin. Tout espoir de règlement est nul sur cette terre. Il a tué pour se venger du ciel, de son destin. Même les curés sont hypocrites donc pareils au père, aux juges, aux policiers. "Au presbytère, ils sont tous là, le moine, le chef de police?"³ Il faut tout démolir parce qu'ils n'ont jamais su comprendre qui il était et ce qu'il voulait. Ce sont tous des meurtriers et de faux éducateurs!

Car, autre vérification autres mensonges, mes révérends éducateurs, on n'est pas méchant tout à fait ni bon tout le temps. Non, non, moi, ce crime me dégoûte et pas celui que j'ai commis. Car le nier, il était propre et juste,... Vous voyez bien, mes très révérends, que je ne suis pas vicié jusqu'au dernier clou de mon âme.⁴

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 66.

²Ibid., p. 53.

³Ibid., p. 47.

⁴Ibid., p. 47.

Il ne croit pas en ceux qui représentent l'autorité et la justice humaines. Sa justice à lui est intègre, mais pourquoi alors doit-il être puni, puisqu'il a tué l'injustice. Alors, faudrait-il aussi qu'il se venge du ciel?

Poursuivant sa route, le héros rencontre un personnage nommé Achille, qui le séquestre. Dans un rêve, le fugitif fait appel à Achille, l'homme fort, pour qu'il l'aide à recommencer.

Ecoute bien, Achille, moi, le voyou, je voulais m'instruire... Achille, où es-tu? J'ai besoin de toi. Tu es mon seul ami...le seul qui me reste...Achille, tu es fort. Tu pourrais me défendre. Tu veux bien être mon père, mon frère, mon ami, n'importe quoi! Quelque chose là-dedans, choisi parmi tout ce que je n'ai jamais eu! Tu veux?¹

Achille le retient prisonnier afin d'obtenir une rançon de cinq cents dollars. Le prisonnier a donc une très grande importance à ses yeux. Achille devient son protecteur. Il y a enfin quelqu'un qui s'intéresse au meurtrier, lui donne une valeur, ne serait-ce que pécuniaire. Mais il pourrait aussi le protéger de ses poursuivants, car il est fort. Il devient source d'espoir. Il va vers son aîné comme un fils va vers son père. Mais en quelques mots, Achille refuse en disant "Ta gueule". Le héros rêve d'une relation humaine normale, mais il s'était fait des illusions. A la fin, il revient à son idée fixe: retrouver "son vrai père": Ubald. "Tu me fais oublier...Je dois le retrouver. C'est un père, c'est un ami pour moi. Mais il est malin, il joue à cache-cache avec moi."² Il s'avère donc qu'Achille devient pendant un moment "son vrai père" dans l'inconscience du rêve mais nous découvrons un peu plus tard qu'Ubald seul est "vrai père" dans cette recherche du bonheur perdu.

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 107.

²Ibid., p. 109.

Mais la fuite du héros se soldera par un échec. Le héros avance. Il se dirige vers le Sud, vers la maison d'Ubald, du bonheur infini, donc celle de Dieu le Père. C'est un lieu privilégié. Mais en fait ce sera l'enfer puisqu'il découvrira la trahison de son cher ami Ubald. Ainsi, on ne peut pas revenir en arrière. L'innocence perdue ne se retrouve pas. Il faut payer. Il fuit le présent et espère que plus tard en retrouvant son passé, il retrouvera chez Ubald le réconfort et le bonheur dont il avait joui étant plus jeune. Il n'a donc pas su accepter sa situation d'adulte. De son côté, l'auteur utilise le "flashback" afin que le héros redécouvre son passé. Il veut oublier le présent, seul l'avenir compte. L'avenir qui devient l'espoir de retrouver un moment de bonheur qu'il a connu dans le passé. Il y a donc conflit entre le présent, le passé, l'avenir.

Mais ce qui nous intéresse avant tout ici, c'est ce "pèlerinage de son enfance" qu'il fait vers la maison d'Ubald. Il se souvient de sa première rencontre lorsqu'il avait treize ans. "On m'a envoyé de l'école de réforme à cette ferme de St-Joseph-du-Lac. Le fermier Ubald est un homme magnifique. Il a la peau ridée d'un chinois. Je suis heureux."¹ Dès les premières visites à cette ferme, il avait connu le bonheur auprès de ce vieil homme. Le parallèle qu'il fait entre la peau ridée d'Ubald et celle d'un chinois nous rappelle à quel point Claude Jasmin a été frappé par les bouddhas chinois que son père importait. Ubald est celui "qui est si doux, qui a le visage tout brun, et qui semble toujours rire des yeux."² D'après ces deux dernières citations, l'exotisme semble

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 41.

²Ibid., p. 59.

entourer la personnalité d'Uald. Il a le visage du "soleil". Il est celui qui éclaire, qui est bon, qui aide. Le héros marche à toute allure vers ce lieu de bonheur et d'espérance. Il n'a jamais connu un être aussi bon. Cette marche forcée, cette descente géographique est aussi une ascension spirituelle symbolisée par la montagne. "Ce besoin d'aller là-bas, là-haut sur la montagne. Cette confiance idiote pour le père Uald."¹ Le héros prête à Uald une longévité presque éternelle. Il est le père éternel, cette figure de bon patriarche. "Il ne peut pas être mort? Ah non! Ce serait trop triste. Uald vivra très vieux, jusqu'à cent ans."² Il est son seul espoir:

Je veux absolument me rendre jusqu'à St-Joseph chez le père Uald, après, je m'en fiche; mais je tiens à me rendre chez lui. Je ne sais pas très bien pourquoi j'y tiens tant que cela!³

Le héros pourchasse l'image du père idéal. Uald ne l'a jamais refusé. Il l'a aidé et respecté. Toutes les fois qu'il se retrouvait à la ferme, le héros retrouvait toujours la paix de l'âme.

Au mouvement temporel avant (présent-futur)-arrière (passé) correspond un mouvement vertical, "vers la montagne", significatif d'un désir d'élévation spirituelle. Cette marche vers le sommet est physiquement et mentalement éprouvante. Tout au long de ce long périple, il nous rappelle les circonstances qui l'ont amené durant son adolescence à connaître ce bon vieux Uald. Il espère trouver Dieu qui comprendra et pardonnera sa faute. Mais il descend aussi vers le Sud, c'est-à-dire,

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 136.

²Ibid., p. 137.

³Ibid., p. 181.

vers le bas, puisque Saint-Joseph-du-Lac se trouve au Sud de Sainte-Agathe. Par conséquent, on peut en déduire que ce périple serait une sorte de purgatoire, un chemin de souffrances au terme duquel le héros pourra rencontrer Ubald-Dieu et obtenir pardon et réconfort. Ce besoin profond d'être compris et d'être à l'aise avec autrui se fait sentir de plus en plus à mesure que le fuyard approche de son but. "Je veux me rendre chez Ubald. Il n'y a que chez lui que je serai heureux et tranquille. Il n'y a que lui pour me comprendre et m'aimer un peu."¹ Le mouvement de montée vers Ubald, vers Dieu, il avait auparavant tenté de l'exécuter au niveau socio-économique, sans succès d'ailleurs:

Chaque fois que j'essayais, que je tentais de me faire admettre dans l'un de ces milieux bien cotés, il m'arrivait la même histoire, toujours cette porte, cette porte affreuse qui se refermait. Et je ne comprenais pas pourquoi...et personne ne m'expliqua jamais pourquoi.²

La société l'ayant rejeté sans explication, le héros se révolte. Il tue. Il aspirait à quelque chose de légitime mais il n'a jamais compris ses défaites. Toute sa vie, on avait refermé des portes derrière lui. Il devenait ainsi prisonnier de cette vie qu'il n'avait pas façonnée lui-même et dont il était impossible de changer le cours.

Juste avant son arrivée à St-Joseph-du-Lac, la pluie commence à tomber à torrent. Est-ce un signe purificateur ou un signe avant-coureur du malheur qui va se dérouler devant nos yeux? Cette pluie le fait réfléchir. Il espère tant d'Ubald, il espère tout de Dieu. "Ubald

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 182.

²Ibid., p. 191.

me dira quoi faire, où aller. Il me donnera de l'argent, des vêtements, tout, j'en suis sûr. Je le connais."¹ La fatigue et la faim le tourmentent de plus en plus. Epuisé, il s'endort et rêve. Ubald lui apparaît alors comme un juge injuste qui l'a condamné, un juge hypocrite et malicieux.² C'est un homme simple, rempli de préjugés, pareil à tous les autres hommes. Le bon vieux père l'a jugé sans attendre ses explications. "Ubald, tu m'écoutes? Je ne te reconnais plus! Je dois d'abord subir mon procès!"³ Dans son rêve, il se voit brûler en enfer. Mais c'est la cabane où il avait trouvé refuge qui brûle. Son rêve se termine. Le héros entre dans la phase finale de son voyage. Il sort alors de la nuit et de ses cauchemars. Le jour vient et apporte le réconfort, la repossesion de la certitude: "clarté du matin: délivrance...C'est maintenant que je vais retrouver mon père Ubald, le vrai."⁴ Mais, revenu à la réalité brutale, il découvre qu'Ubald l'a dénoncé. Quel désespoir, quelle amertume! Il descend encore plus profondément dans l'abîme. Il est physiquement et moralement anéanti. Il a tout perdu. Mais il croyait tant avoir une petite chance de secours. Ubald représentait sa planche de salut mais elle s'est brisée. L'arbre est tombé. Il ne rêve plus. La réalité est là, devant ses yeux, toute différente de ses rêves. La vie et les hommes ont changé Ubald. Il a trahi la confiance

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 199.

²Ibid., pp. 218-219.

³Ibid., p. 221.

⁴Ibid., p. 227.

qu'un désespéré avait en lui :

Je comprends que ce qui m'arrive est la suite logique de tout ce que j'ai pu constater depuis mon arrivée ici. Ubald, il m'a semblé, ne portait plus son bon visage d'autrefois. Il a vieilli. Il a mal vieilli. Je ne retrouvais plus ce même calme sur son sourire et dans ses yeux. Ses mains aussi trahissaient une sorte de perpétuel événement.¹

Il s'obstine à ne se souvenir que du Ubald de son adolescence :

Ubald. Toi, mon vrai père. Toi qui, en un mois d'été me faisais plus de bien que tous ces éducateurs spécialisés en onze mois. Toi, je le sais maintenant, qui essayais de me forger un caractère d'homme vrai, qui tentais de me léguer ton calme, ta paisible philosophie, ton amour de la terre, de la nature, de la vie.²

Toute sa vie, il n'a été qu'un adolescent malheureux à la recherche du bonheur. Il ne faisait confiance qu'en un souvenir, celui de la tendresse et de la patience d'un homme serein. Revenu de sa déception, le fuyard retrouve son autre moi, sa nature violente. Il accuse alors son père adoptif : "Ubald, tu as manqué ton coup avec moi..., je t'accuse de m'avoir raté."³ C'est la faute d'Ubald; c'est aussi celle de ses parents, des juges, des curés, des policiers, enfin, c'est la faute à tous s'il est un proscrit. A la fin, il tuera également Ubald. Il le tue par amour⁴ comme ce fut le cas pour Suzanne. Ainsi, le meurtrier justifie ses deux actes. Il tue donc Ubald, l'image rêvée du père idéal.

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 226.

²Ibid., p. 228.

³Ibid., p. 229.

⁴Ibid., p. 233.

Dieu disparaît donc emportant avec lui tout ce qu'il représente. Dieu représentait aussi le châtement. Le critique Georges André Vachon nous éclaire lorsqu'il dit:

L'oeuvre de Jasmin, on le sait, baigne dans un climat de culpabilité...Jasmin, à travers toute son oeuvre, cherche à se débarrasser du Père...Or, il est évident que Jasmin cherche à détruire cette image-là, précisément. L'image d'un Père qui veut enfermer le fils dans le cercle de l'Interdiction et du Châtiment. Ce père se résume tout entier dans sa fonction négative: il nie la liberté, il nie l'amour, et ce faisant, il dénie au fils le droit même d'exister: c'est dire qu'il est le Mal. Le fils a donc le devoir impérieux de s'en délivrer. Cette image paternelle qui fait cristalliser la révolte du fils n'est qu'une caricature de Dieu.¹

Nous avons donc étudié Ubald tel qu'il apparaît aux yeux du meurtrier. C'est à la fois le père révélé et, à la fin, Dieu dans toute sa puissance punitive et dominatrice. Cette marche purificatrice se fait sous le soleil qui renforce l'image de la quête du héros.

Durant toute la durée de cette fuite ininterrompue du héros-narrateur, nous sommes en été. "Je ne veux penser à rien. Rien qu'à ce ciel chaud et lumineux que je regarde défiler au dessus de ma tête."² Il fait beau. Il ne pleut qu'à la fin de son "pèlerinage" de trente milles. Depuis le début de son périple et jusqu'à quelques milles avant d'arriver à St-Joseph-du-Lac, "le soleil tape dur".³ Il l'accompagne et lui ouvre la voie vers son but tant désiré. Pour le héros fatigué et à bout de nerfs, "il suffit que le soleil s'éteigne...et je me plains

¹C. Jasmin, La corde au cou, pp. 94, 95, 96.

²Ibid., p. 45.

³Ibid., p. 149.

et je crisse et je gémis et je plaide et je quémande."¹ "Le soleil se tient haut toujours loin des hommes."² C'est à la fois Ubald et Dieu qui sont encore loin de lui, et vers lesquels il accourt. On nous a appris que Dieu est toujours là-haut, omniscient. "Le soleil...Je marche vers lui, sur lui, l'appelant à mon secours."³ Il n'y a ici aucun doute possible sur la signification de l'image du soleil. Le fugitif va à la fois vers la lumière qui est Ubald et Dieu, mais cela lui demande un effort constant. Par ailleurs, pour Alice, fille d'Achille, celle-là même qui retient le héros et l'empêche ainsi d'atteindre le bonheur, le soleil n'a pas le même sens. Il est le bonheur terrestre. "Alice n'est qu'une sale petite garce qui n'a, en tête, que l'idée de se faire étendre et d'ouvrir les jambes au soleil et au reste."⁴ Pour elle, le soleil est l'homme qui la possède. C'est la virilité. Elle désire l'homme. Elle s'ennuie dans son village et l'homme représente la délivrance. Elle doit donc profiter de la présence du fuyard. Au début, ce dernier la redoute mais à la fin, il trouve la paix de l'âme puisqu'elle aussi, tout comme lui et Suzanne, appartient à la "nation-misère". Le meurtrier s'aperçoit rapidement

qu'Alice aussi était paisible, qu'elle s'accordait avec toute cette nature: Que nous étions différents. J'apprenais tout. J'apprenais le soleil et les ombres, j'apprenais le calme des bêtes, la paix des arbres.⁵

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 120.

²Ibid., p. 67.

³Ibid., p. 58.

⁴Ibid., p. 124.

⁵Ibid., p. 125.

Avec Alice, il retrouve les simples plaisirs humains et la paix, celle de la nature et non celle de la ville avec son rythme de vie rapide et hallucinant. Loin de la ville, loin de la violence et des coups, il croit retrouver la force de vivre. La femme, telle une mère, l'a aidé à s'unir avec la nature et à profiter de ses bienfaits. Mais il doit reprendre sa route puisque la police arrive à la ferme d'Achille. Le bonheur terrestre fut court. Il fuit et retrouve ainsi la violence. Le soleil le quitte alors, puisque juste avant d'arriver à St-Joseph-du-Lac, il pleut à torrent. Quelques instants plus tard, il apprendra la trahison d'Ubaldo. "J'en ai assez...ce n'est plus un petit nuage gris qui vient sur moi...c'est un grand soleil tout noir bien plus fort."¹

Ce n'est plus le soleil qui l'éclairait et l'aidait à avancer péniblement vers son but. La rage l'habite. La tempête va bientôt s'abattre sur lui et sur ceux qui l'entourent. Le héros entre alors en enfer, il est dans la nuit. Il ne sait plus ce qu'il fait. Le soleil lui a joué un tour. Il l'a fait suer à grosses gouttes et il ne trouve aucune récompense à ses efforts. Une déception encore plus profonde le pénètre. Il a dit qu'il a tué Suzanne par amour. Il tuera donc Ubaldo pour la même raison. "Attends, ce soleil d'enfer qui me rentre dans le coeur qui m'envahit, sera assez fort pour te terrasser, toi, superbe philosophie du fumier et de merdes de vaches."² Le soleil de l'enfer, celui de la rancune, l'aidera à faire ses comptes. Pour lui, justice sera faite. Son agressivité revient. Ce "soleil d'enfer" c'est le diable ou le mal qui l'habite et qui le vengera. Ubaldo doit disparaître

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 230.

²Ibid., p. 230. Nous soulignons.

de la face de la terre. Il est pareil aux autres: hypocrite et veule. Sa peine est trop grande. Il redevient ce qu'il était, un meurtrier. Tout sur cette terre l'a trahi. "Cet astre qui me colle au dos comme un magnifique bouclier, me donne des ailes terribles."¹ Le soleil du jour était Ubald, Dieu fait homme. Celui de la nuit, c'est le diable ou le Mal. Ce dernier tuera aussi Dieu, le Père tant désiré, l'idéal. Les forces du Bien, qu'incarnait pour le fuyard un père révé, Ubald, sont détruites par le meurtre qu'il avait commis à Ste-Agathe. Le geste était trop déterminant pour que le Père passe outre. Ubald devait le punir. Il est pareil à tous les hommes. Il n'est que le représentant du Père du ciel. Le héros ne l'avait jamais vu tel qu'il était. Il rêvait du bonheur parfait. Cela ne pouvait pas venir de sa propre personne puisqu'il était une "bête noire". Il fallait le trouver dans son prochain. Mais son rêve se brise, son soleil s'éteint et ne laisse que des cendres. "Mon grand soleil pourri a fait deux pas en arrière... Mon soleil est devenu tout bleu, mais tout de suite, redevient plus noir que la suie."² Le soleil pourri, c'est Ubald. C'est le traître. C'est le retour de la nuit dans l'âme du meurtrier. C'est une lumière à jamais éteinte. "Il y a sur moi un grand cercle, une large tache qui me soutient, qui me pèse dont il faut que je me soulage... Il le faut! Oh... que j'ai mal."³ Le grand cercle noir est la corde, celle de la condamnation des âmes:

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 230.

²Ibid., p. 231.

³Ibid., pp. 231-232.

Cette corde a servi à quelque chose. Ubald mon vieux père, tu fais aussi un beau mort, ... Le grand soleil m'a quitté, s'en est allé rejoindre les nuages gris, est sorti m'attendre ailleurs.¹

Le "grand soleil" c'est l'espoir anéanti de jours meilleurs. Le héros redevient lui-même, celui qui a commis un meurtre dès le début du roman. Il veut tuer et tuer encore. Le soleil noir, cette haine qui le hante depuis son enfance, il n'en veut plus:

Qui veut d'un grand soleil noir comme un parapluie triste? Qui en veut?... J'ai beaucoup à faire, il y a mon vieux père dans un hospice misérable, il y a ma mère, quelque part, dans un bouge sans nom. Aurai-je le courage de me venger de tous.²

Le héros a voulu renverser les valeurs du gardien possédant les clefs qui permettaient d'entrer au paradis. La loi de Dieu n'était pas meilleure que la loi des hommes.

D'un autre côté, le meurtre du père adoptif peut être interprété comme un meurtre politique. Rappelons-nous les paroles de Claude Jasmin:

Nous sommes en 1959 et au Québec bien des choses éclatent. Le vieux Maurice Duplessis, politicien misérable vient d'expirer, notre moyen âge expire. On allait respirer un peu.³

Le meurtre d'Ubald, c'est peut-être celui de Maurice Duplessis. Ce dernier avait les clefs qui auraient permis au peuple de s'exprimer et de s'affirmer. Il ne l'a pas fait. Il nous a livré à un "soleil noir" qu'est l'ignorance. Il craignait les intellectuels. Pour lui, ils n'étaient que des agitateurs. Il s'est appuyé sur ceux qui représentaient

¹C. Jasmin, La corde au cou, p. 232.

²Ibid., p. 233.

³C. Jasmin, Jasmin par Jasmin. Claude Langevin (Montréal: Fides, 1970), p. 12.

la répression: une puissante police et pour la répression morale, un puissant clergé. Le Québec aurait pu s'exprimer et étendre sa culture au-delà de ^Sfrontières. Mais Duplessis préconisait une politique de parti tellement limitée qu'aucun député fédéral venant du Québec n'a su représenter les vraies aspirations des Québécois. Durant vingt ans, il a mené d'une main de fer les destinées du petit peuple colonisé. Il a poussé ainsi les fils, frustrés par cette intolérance, à se révolter. C'est alors que la violence a éclaté ouvertement. Pierre-Elliott Trudeau, co-fondateur de la revue Cité Libre, condamna Duplessis et ses politiques sociales, culturelles et économiques. Il fit partie d'un groupe d'intellectuels qui combattit avec ardeur cette époque sombre de l'histoire du Québec. Il a donc fallu que le père et tous les pères-
 autorités meurent pour qu'enfin les fils puissent s'affirmer.

Le désir du héros de tuer son père et sa mère, enfin de tuer toute la société, afin d'assumer les pleins pouvoirs du Père est irréalisable. Il n'aurait jamais pu prendre la place du Père parce que justement, le Père n'occupe aucune place. Il est ailleurs et indifférent au sort des autres. Mais ce problème de rêve de possession d'un idéal inaccessible pose le problème du fantasme chez l'enfant. Par ailleurs, ce désir est irréalisable pour Jasmin dans la mesure aussi où le titre de ces deux romans marque la punition par la mort: La corde au cou, Et puis tout est silence. D'après le vocabulaire de la psychanalyse, voici comment se définit le Fantasme:

Scénario imaginaire où le sujet est présent et qui figure, de façon plus ou moins déformée par les processus défensifs, l'accomplissement d'un désir et, en dernier ressort, d'un désir inconscient.¹

¹Jean Laplanche et J.B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse (Paris: P.U.F., 1967), s.p.

Donc, tout est imaginaire. Mais dans le roman La corde au cou, le fantasme de l'enfant passe du désir de tuer son père, au meurtre réel de l'idéal du père que représente Ubald. Mais la séparation nette entre la pensée et l'action est inconnue du primitif, du névrosé et de l'enfant. Ainsi, ces deux meurtres sont imaginaires pour le héros puisqu'il n'est pas conscient de ce qu'il fait.

D'autre part, le héros de La corde au cou, tout comme celui de Et puis tout est silence, souffre de solitude affective: l'Amour:

C'est la passion la plus fondamentale, c'est la force qui maintient la cohésion de la race humaine, du clan, de la famille, de la société. L'échec à le réaliser signifie folie ou destruction - destruction de soi ou destruction des autres. Sans amour, l'humanité ne pourrait survivre un seul jour.¹

Le héros n'est pas atteint de folie. Il détruit les autres afin que les autres le détruisent à leur tour, afin qu'ils réagissent au moins une fois devant son existence. "Tuons n'importe où puisqu'il s'agit de se faire tuer."² Il fait de Suzanne et d'Ubald une partie intégrante de sa personne afin d'échapper à son impression d'emprisonnement et de solitude. Il les tue par solitude:

Etre séparé signifie être démuné, incapable de saisir le monde-objets et personnes-activement; cela signifie que le monde peut m'envahir sans qu'il soit en mon pouvoir de réagir. En ce sens, la séparation est source d'extrême angoisse. De plus, elle suscite un sentiment de honte et de culpabilité; sentiment qui s'exprime dans l'histoire biblique d'Adam et Eve.³

¹Erich Fromm, L'Art d'aimer (Paris: Editions de l'Epi, 1968) pp. 34-35.

²C. Jasmin, La corde au cou, p. 233.

³Erich Fromm, op. cit., p. 24.

Ainsi, le besoin le plus profond du héros était de fuir la prison de sa solitude et de combler la séparation entre lui et le monde. C'est pourquoi il a essayé de combler ce vide en rejoignant Ubald, le seul qui aurait pu le sauver et le comprendre. C'est à la fin, lorsqu'il s'aperçoit de la trahison d'Ubald qu'il devient fou. "L'échec absolu à atteindre cet objectif signifie la folie."¹ Tous les représentants de l'autorité, qu'ils soient le père, les juges, les policiers, les professeurs, Achille et même Ubald-Dieu, ont trahi les aspirations à la justice et à l'amour du héros. La mort qu'il trouve à la fin est son seul refuge. La quête aboutit au même échec que celui du héros de Et puis tout est silence.

¹Erich Fromm, L'Art d'aimer, p. 25.

CHAPITRE III

PLEURE PAS, GERMAINE

Le personnage du père est très important dans Pleure pas, Germaine. Il raconte à la première personne ses propres aventures et celles de sa petite famille. Gilles Bédard fuit Montréal avec sa famille la nuit parce qu'il n'a pas payé le loyer de sa demeure depuis six mois.¹ Il va vers la Gaspésie, lieu de naissance de son épouse où il croit qu'un certain Michel Garant, meurtrier de sa fille, se cache. Gilles Bédard est un des personnages romanesques les mieux campés par Claude Jasmin. Nous le connaissons assez bien, même si c'est lui qui est le narrateur du roman, parce qu'immédiatement après une action ou une parole, la réaction de son épouse ou de ses enfants nous est présentée. Nous admettons que le narrateur puisse omettre certains faits, mais ici, Gilles est trop "franc". Il ne raconte pas de mensonges.

Pleure pas, Germaine est une histoire d'amour, simple mais très belle, une histoire qui gagne de la vitesse au rythme même du voyage entrepris dès la première page. Jasmin avait voulu avec Germaine "introduire la joie, le plaisir de tous les sens, même si l'intrigue reposait sur une aventure sordide."² La joie se découvre principalement dans ce voyage par le fait que pour la première fois de leur vie, les enfants font un long voyage. De leur côté, les parents n'ont pas quitté

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine (Montréal: Parti Pris, 1965) p. 10.

²C. Jasmin, Jasmin par Jasmin, ed. Claude Langevin (Montréal: Fides, 1970), p. 93.

Montréal depuis le début de leur mariage, il y a environ vingt ans. Ensemble, ils découvrent des espaces verts, des paysages neufs, la mer et des gens fort sympathiques. Le plaisir tant pour les enfants que pour les parents se manifeste par les baignades en mer, par la visite au zoo, par la recherche de pierres et de coquillages, enfin par la vision d'un monde inconnu jusqu'alors, même si au fond de la tête de Gilles le but du voyage est avant tout pour lui de retrouver celui qui a tué sa fille, Rolande. L'amour, la tendresse et l'affection percent à toutes les pages, tant dans les relations parentales que conjugales. Dans cette joie toute enfantine et ces plaisirs nouveaux, Jasmin tentait "d'écrire un récit linéaire, facile à comprendre, et je pouvais grâce au jargon, au joual, donner la parole aux muets de notre littérature."¹ C'est vrai que ce roman est facile à comprendre, mais l'emploi du "joyal" n'est accessible qu'à ceux qui le connaissent.

C'est précisément ce que voulait Jasmin. L'emploi de ce langage amènera des critiques sévères à l'endroit de Jasmin. Il faudra attendre cinq ans pour voir apparaître en librairie un grand nombre d'ouvrages écrits en "joyal" dont les pièces de Michel Tremblay. Et que dire des succès du monologiste Yvon Deschamps, dont le langage donne raison aux affirmations de Jasmin quand il disait qu'il voulait donner la parole au peuple en utilisant le "joyal". Le "joyal" d'un autre côté ne nous semble pas constant. Nous admettons que c'est un "jargon" comme le dit Jasmin lui-même, donc c'est un langage parlé et non écrit. Ainsi, l'écrivain essaiera d'en faire la transcription phonétique qui est

¹J. Raymond Brazeau, An Outline of Contemporary French-Canadian Literature (Toronto: Ferrus House, 1972), p. 17.

d'ailleurs beaucoup plus exacte dans les monologues que dans les dialogues.

Nous ne croyons pas que ce roman, fort beau, ait jamais été traité équitablement lors de sa parution. L'auteur a voulu ouvrir les yeux aux nombreux intellectuels sur une situation déplorable pour un bon nombre de Québécois. La pauvreté est le lot de nombreux faibles et exploités. Mais, l'auteur de Pleure pas, Germaine a réussi à introduire une telle joie qu'elle ferait presque oublier à Gilles son passé et les tracas de la vie. Mais il sait que cette joie n'est qu'un répit:

Les nageurs s'ébattent, c'est une belle image. Une belle image de la vie. Rien qui ressemble à la rue Drolet, sauf peut-être à la Saint-Antoine, la fête des Italiens du quartier. J'aime les fêtes. J'aime ça la gaieté. C'est si rare! Si rare! Pourquoi ça, bon yeu, pourquoi?¹

La révolte semble percer chez le héros. Il avait vu peu de gens s'amuser autour de lui. Les plages sont si rares autour de Montréal. Combien de fois durant sa vie avait-il réellement participé à une fête. Même lors de la venue d'un enfant, il fallait avant tout penser à lui trouver un lit, de quoi manger et s'habiller. Toute la joie d'avoir créé une vie disparaissait sous les problèmes de la vie de tous les jours. Il y a de la joie pour les enfants, pour les tout jeunes, surtout lors des baignades. Quant à Albert et Murielle, c'est une aventure pendant laquelle ils se découvrent. "Au contact de la mer, Albert veut se faire matelot"² et la "sexualité de Murielle s'éveille lorsqu'elle

¹C. Jasmin, Pleure pas Germaine, p. 73.

²Ibid., p. 113.

rencontre le jeune O'Neil."¹ Germaine redécouvre le pays de son enfance qu'elle désirait tant revoir. De son côté, Gilles admet: "Ce maudit voyage-là m'a changé. Je sais pas d'où ça vient."² Gilles est conscient de tout ce qui l'entoure. Pour lui et sa famille, tout cela est nouveau. Au contact de la mer, de gens honnêtes, dont le vieil Ecossais et le sculpteur font partie, dans ce voyage qui lui permet de tout voir sous un angle neuf, Gilles se redécouvre. Le vent vif et l'air frais l'aident à retrouver son humanité, érodée à Montréal par une lutte quotidienne contre la pauvreté et le chômage.

On remarque beaucoup de passages importants où Gilles Bédard parle de lui-même. Il raconte entre autres: qu'il prend de la boisson fréquemment (pp. 9, 18, 47), qu'il a des emplois instables (pp. 9, 88), qu'il a envie de changement (p. 9), qu'il est un ignorant (p. 39), que le monde l'intéresse et qu'on rit fréquemment de lui parce qu'il parle à tout le monde (p. 48), qu'il est peu méfiant (pp. 48, 162), qu'il aime "brasser des idées" (p. 48), qu'il est un pas bon, un "pas capable" (pp. 88, 89, 90, 116), qu'il veut se venger (p. 116), qu'il est lâche (pp. 23, 106, 131, 148), qu'il a toujours voulu comprendre et cela amena des complications (pp. 145, 155), qu'il est rêveur (pp. 77, 114, 122, 133, 153), qu'il est menteur (pp. 119, 120, 135), qu'il est fainéant (pp. 21, 88), qu'il n'est qu'un déplacé, une "tête de cochon" (p. 89),

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 47.

²Ibid., p. 144.

qu'il est fier (p. 49), enfin qu'il est rendu au bout de sa corde (p. 89). La faiblesse et la lâcheté sont donc les défauts dont il semble le plus souffrir, puisqu'il les mentionne si souvent. Que pourrait-il dire de plus sur lui-même? Gilles aurait pu atténuer ses réflexions mais il s'était rendu à l'évidence, il se voit tel qu'il est. Il ne s'épargne pas. Il essaie de fuir et de se fuir en quittant Montréal. Le voyage est long et pénible. Il rencontre des gens très différents tels le jeune barbu qui ressemble à Jésus-Christ à Trois-Rivières, le petit O'Neil, amoureux de sa fille Murielle, l'Écossais, propriétaire des motels, enfin une femme sculpteur et ses enfants. Chacune de ses rencontres a été chaleureuse, si bien qu'à la fin, le contact avec la nature et avec ces bonnes gens lui ont ôté l'envie de tuer Garant.

J'suis déchargé. J'ai plus le coeur à cogner. J'pourrai pas. C'est peut-être à cause du barbu de Trois-Rivières, peut-être à cause de la mer, de l'air, J'sais pas. A cause de la grande lumière quand on a roulé le long du golfe. La grande lumière qui vous ramollit le caractère, qui vous empêche d'avoir des idées noires.¹

Des gens différents de ceux qu'il fréquentait, un environnement tout à fait nouveau, l'éloignement du lieu où la pression est telle qu'à la fin, l'homme devient machine, enfin le soleil, la lumière qui éclaire jusqu'au fond de l'âme, sont à la base de ce changement où le désir de tuer est disparu. A la dernière page, il en vient à se débarrasser de son passé.

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 144.

J'ai pogné l'ostensoir inutile, la cage vide, le briquet cassé, j'ai tout jeté à l'eau, au bout du quai. J'veux p'us rien savoir de ce vieux tabarnac de Léon, de ces vieilleries. J'pardonne pas, j'oublie.¹

Ce passé pesait lourd. Trop longtemps soumis à la machine et au salaire de crève-la-faim qu'il recevait, soumis aux paroles des "bons" curés et "bons" amis qui l'ont trompé, Gilles, après avoir appris la vérité sur la mort de sa fille Rolande, ne peut plus supporter l'hypocrisie; celle de Léon surtout qui sous l'aspect d'un naïf commerçant de vieilleries, a su profiter des faiblesses humaines de Rolande.

L'eau qui purifie, qui lave lors des baignades, elle l'aide *ici* à oublier, à faire disparaître toute trace du passé. Il existe donc une lueur d'espoir à l'horizon. Ces problèmes sont résolus sinon oubliés. Il n'avait plus d'espoir. "Ca fait b'en des années que je suis la route, toute une route notre existence, pleine de bosses, de trous, une route cahoteuse en démon, un chemin de misère, de vache enragée. J'en sortirai pas."² Encore une fois, l'image de la route est celle de la vie et l'image du voyage, de la fuite est celle d'une quête de justice et d'amour. Il avait dû travailler étant tout jeune et c'est ainsi que, de travail minable en travail minable, il s'était marié, avait eu des enfants et devait leur donner à manger. Que de misère, de difficultés, de problèmes mille fois rencontrés et résolus! Mais, de jour en jour,

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 167.

²Ibid., p. 116. Nous soulignons.

d'année en année, ces problèmes devenaient toujours plus pressants. Il était de plus en plus difficile de les éviter. Gilles n'avait jamais su leur faire face puisque son éducation ne lui avait jamais fourni les outils nécessaires pour les vaincre. Il était faible devant la vie, donc, devant les hommes. Il oubliait, il fléchissait. Toute sa vie, il avait fait le jeu de celui qui est faible et qui évite ses responsabilités. Celles d'époux et de père en premier lieu et celles de travailleur et de Québécois en deuxième lieu. Il avait fait le jeu toute sa vie des dirigeants et des exploités. La faiblesse de Gilles vient du sentiment de son infériorité économique. "C'est pas correct ça, c'est pas normal, j'suis pas capable d'élever les enfants dans des conditions comme ça."¹ Elle vient aussi du sentiment de son infériorité culturelle:

Ca m'a fait une grosse humiliation, toutes ces questions: "Regarde donc le drôle d'arbre!" "Quelle sorte, p'pa?" "As-tu vu ça, c'est-y des sortes de cactus, ça p'pa?" "C'est pas un vrai cochon c'bête là, hein, p'pa?" "Quelle différence, p'pa, un aigle p'is un faucon?" Je collais sur les écriteaux en grande, pour pas avoir l'air trop cave.²

Il ne répond pas au stéréotype nord-américain de l'homme fort, celui qui connaît les réponses aux questions des jeux télévisés et celui qui a les moyens d'acheter ce que la publicité offre. Il se plaignait de sa condition peu reluisante mais il oubliait qu'un grand nombre de ses compatriotes étaient dans la même situation. C'est seulement à la fin

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 86.

²Ibid., p. 39.

du voyage qu'il prend conscience que son récit à la première personne du singulier aurait très bien pu être fait à la première personne du pluriel. Il ne parle plus de lui-même en tant qu'individu à la fin, mais de "nous autres". Il se voit pris dans une situation globale, une situation pénible que les Québécois ont subie durant des siècles.

On remarque beaucoup de contradictions dans les pensées de Gilles. Après s'être critiqué maintes et maintes fois, il dira pourtant qu'il est un bon mari (p. 10), qu'il a le bras dur envers les enfants (p. 20), qu'il est bon en mécanique, donc qu'il pourra se sortir du "trou" (pp. 42, 43). Il ne veut pas être lâche (p. 155), même s'il dit l'être à au moins quatre reprises (pp. 23, 106, 131, 148). A la fin, lorsqu'il rencontre Michel Garant, celui qui est sensé avoir tué sa fille, il essaie de le frapper avec un couteau. Gilles était prisonnier d'une destinée qu'il s'était forgée lui-même. Cela n'est pas sans nous rappeler le héros de La corde au cou. Il avoue qu'il avait essayé de se révolter contre la société en essayant de comprendre. Mais, que voulait-il comprendre au juste? Toute l'éducation qu'il avait donnée à ses enfants était négative. Il n'avait rien apporté à sa famille. Il ne fournissait que le pain et même là... Après un certain temps, tout s'écroule et se précipite à la suite du suicide de Rolande. Il ouvre ses yeux, ses mains, et il n'y a rien. Il a toujours tout reçu de son épouse, confiance, amour et tendresse, et à la fin, il a encore la preuve de la force morale de Germaine. Germaine savait tout sur la mort de Rolande. Enfin, le héros reconnaît la force de la véritable héroïne de ce roman. "Germaine que j'pensais la plus faible?"

A savait tout ça. A disait rien. A gardait ça pour elle. Pourquoi?"¹

Dans La corde au cou, il existe un mouvement à la fois de montée et de descente. Ici dans Pleure pas, Germaine, le mouvement se dirige de l'ouest à l'est. Les Bédard partent de Montréal et se dirigent vers la Gaspésie. Lorsqu'ils ont roulé sur la route le long du fleuve ils ont vu "la grande lumière", c'est-à-dire, le soleil qui est à la fois les réchauffait et les éclairait, leur permettait de découvrir le Québec dans toute sa beauté. Ils se découvrent aussi l'un l'autre. Albert et Murielle semblent avoir mûri. Pour Gilles, ✓ c'est aussi une descente en lui-même, dans son âme. Il se dirige et dirige les siens "sur" le soleil, vers cette lumière qui lui permettra peut-être de découvrir Dieu. Il se cherche. En démystifiant les autres, surtout son vieil ami Léon, il en arrive à douter de lui-même. Mais, dans cette recherche, après avoir appris le suicide de Rolande, Dieu demeurera-t-il son ami ou le reniera-t-il? En jetant "l'ostensoir inutile" à l'eau, il nie Dieu et la destinée qu'Il lui avait tracée. ✓ Ce qu'il rejette, c'est le Dieu-objet, l'ostensoir doré, pour ne conserver que l'image d'un père lié aux principes qu'il a posés, mais surtout le "symbole de principes paternels de justice, de vérité et d'amour. Dieu est vérité, Dieu est justice."² Il n'est plus le Dieu vengeur et cruel enseigné auparavant. Dieu n'est donc plus une personne.

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 165.

²Erich Fromm, L'Art d'aimer, op. cit., p. 87.

Il devient alors le principe d'unité. Dieu n'a plus de nom puisqu'il est principe, donc ni objet, ni personne. Gilles Bédard continuera ainsi sa route en sachant qui il est mais en laissant à la vie le soin de le guider. "Nous autres, les cassés, on a pas les moyens de pardonner. Ça fait qu'on oublie...qu'on se retourne, p'is on s'en va ailleurs, p'is on continue."¹

Dans le roman Pleure pas, Germaine, il y a la lumière, le soleil. Il est celui qui dirige et ouvre les yeux aux personnages, surtout à Gilles Bédard. La nature se lie alors aux sentiments enfouis sous les préjugés et les problèmes de la vie. Montréal et ses usines apparaissent alors comme les méchants qui corrompent l'humain. La ville empêche l'homme d'être libre. Il n'y a qu'un principe: celui de l'amour représenté par la relation entre Germaine, son mari et leurs enfants, de même que la relation entre la famille et les étrangers. Celui de la vérité, lorsque Gilles l'apprend à propos de la mort de sa fille Rolande. Il découvre en même temps le secret de Germaine qui connaissait cette vérité mais qui s'est abstenue de la dire afin de ne pas peiner son mari. Enfin, c'est la justice, non pas la justice obtenue par la vengeance, mais par la patience et la compréhension. Dieu devient alors "le fondement de toute existence."² Il devient également "vérité, amour, justice, Dieu est moi-même, dans la mesure où je suis humain."³ En plus, "le royaume

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 167.

²Erich Fromm, L'Art d'aimer, op. cit., p. 89.

³Ibid., p. 89.

de l'amour, de la raison et de la justice n'a de réalité que dans la mesure où l'homme a réussi à développer ses virtualités en lui-même, au cours de son histoire."¹ C'est de cette façon que Erich Fromm s'exprime en parlant du système non-Théiste. Eh bien, dans la mesure où Gilles Bédard se découvre et découvre les autres durant son voyage, nous émettons l'hypothèse que Dieu est rejeté:

- Qui? Dieu est mort, m'sieur?
- Ca fait longtemps qu'il est mort, pas vrai?
- Qu'est-ce que ça peut vous faire?

J'avais de la peine, j'avais jamais rien vu de plus triste. Dieu est pas mort, peut-être. On a voulu m'en faire accroire. Je m'apercevais que je voulais pas qu'y soit mort, je le voulais pas. Ca fait que... Dans taverne... j'ai commandé trois belles draughts, une pour le père, une pour le fils, une pour le saint-esprit. J'ai avalé tout ça d'une traite et je garde le secret et je me répète que j'ai dû rêver, que j'ai dû rêver!²

Dieu est rejetée non pas en raison de ce qu'il représente (autorité, ordre, représailles), mais en raison de l'impossibilité pour le héros de concevoir un "autre monde". Son monde à lui est tangible, visible. Celui de Dieu est intangible et invisible. Sa vie, c'est sa famille. La compréhension entre les membres de la famille, les êtres et les choses qui l'entourent, voilà ce en quoi Gilles croit, espère et a confiance. Il veut recommencer sa vie pour l'amour des siens et la solidarité avec les autres. Il ne défie ni Dieu, ni les hommes. Il

¹Erich Fromm, L'Art d'aimer, p. 90.

²C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, pp. 129-130. Nous soulignons.

veut vivre pour et avec les autres. "Le héros passe successivement de la non-existence à l'affirmation et à la possession de la vie."¹

Ce moi authentique qui vivait sous une épaisse carapace protectrice était la raison de sa révolte constante. A la fin de son voyage, par les rencontres, Gilles s'épanouit. Souvent la boisson (p. 9, 18), de même que son travail (pp. 8, 19) l'avaient empêché de voir clair. A Montréal, il oubliait souvent ses enfants mais en voyage, il les regarde jouer, il les écoute enfin. Il aimerait lancer Janine "comme un sputnik, l'envoyer au ciel. Au ciel."² Loin de Montréal, la haine et la révolte disparaissent de plus en plus. Ainsi, contrairement au héros de La corde au cou, le héros de Pleure pas, Germaine avance vers une victoire, victoire sur son passé et sur lui-même. Il prend des résolutions constructives.

On s'en fera une neuve. Une nouvelle Rolande. Qu'on va mieux soigner. Qu'on sortira pas de l'école trop vite, qu'on enverra pas travailler trop jeune. Murielle va continuer ses études, Janine aussi! Je vas m'fermer la margoulette pour garder ma job, je la bâtirai la maison, de mes deux mains, s'il le faut, on aura un jardin avec des tomates, des patates, tout le reste. Je suis prêt à travailler cent ans! Germaine, tu le mérites!³

Il a compris la raison de la mort de sa fille et cette compréhension dépasse l'individu pour le restituer dans son milieu social. "Elle aussi, était pognée comme tous nous autres. Elle aussi, fallait qu'à

¹J.C. Falardeau, "L'Evolution du héros dans le roman québécois", in Littérature canadienne-française - Conférences J.A. de Sève (Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1969), IX, p. 254.

²G. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 167.

³Ibid., p. 165.

se débrouille."¹ Il y a donc chez Gilles Bédard une prise de conscience de son aliénation socio-économique.

D'autre part, cette prise de conscience débouche sur l'esprit de solidarité avec les siens.⁴

C'est bête, c'est le feu, la lumière qui m'appelle de l'autre côté. Les chansons sur la grève. On descend la passerelle côte à côte. Y me tient le bras parce qu'y fait noir, p'is je connais pas trop le chemin. Faut s'aider entre tout nus. Faut s'aider.²

La lumière divine a fait place à l'espoir humain d'un changement. Qui redonne espoir à Gilles? C'est Michel Garant, qu'il a découvert, non seulement innocent, mais généreux révolutionnaire. Il va lui apprendre une nouvelle messe, celle de la fraternité des cassés.⁵

Je sais rien qu'une chose, y ont la foi, y ont confiance, c'est mieux que rien, ça m'sieur, c'est mieux que nous autres, non? Nous autres, on se laissait vivre dans misère, on se laissait vivre sans rien espérer. Eux-autres, m'sieur, y espèrent, y ont encore confiance. Vous comprenez, c'est ça que je respecte. J'pense que ça a pas de prix, l'espérance, la confiance. Pas vrai?...Je comprends pas trop ce qu'y vient de dire, ces histoires de foi p'is d'espérance, on se croirait à messe, ma foi du bon yeu.³

Le héros n'est plus aveuglé, ni par le désespoir de l'échec comme celui de Et puis tout est silence, ni par le désir forcené de tuer et de se venger comme celui de La corde au cou, ni obsédé par le retour en

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 164. Nous soulignons.

²Ibid., p. 164.

³Ibid., p. 150.

arrière, vers la pureté de l'enfance, ni par le mystère de Dieu.

Ca fait b'en des années que je suis la route, toute
une route notre existence, pleine de bosses, de trous,
une route cahoteuse en démon, un chemin de misère, de
vache enragée.¹

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 116.

CONCLUSION

Dans chacun des trois chapitres, nous avons pu voir l'importance de l'image paternelle et sa signification, en l'occurrence une révolte profonde, parfois violente contre le conformisme, le statisme, l'inauthenticité que recouvre cette image. Nous avons pu facilement élargir le thème du père-procréateur à tout ce qui représente valeur d'autorité, d'abord sociale (police, juges, éducateurs, religieux) puis politique (démystification de l'image de Duplessis, paternaliste dictatoriale, néfaste pour le Québec selon les opinions connues de Jasmin): Révolte enfin contre l'image paternelle d'un Dieu vengeur et vindicatif qui ne répond plus à l'image que le héros de Jasmin en avait lorsqu'il était enfant, celle d'un grand-père sage et bon. Le fils, dans les deux premiers livres étudiés "tue" le père, mais semble incapable de le remplacer, et ne peut dépasser le stade de la destruction.

Cette critique qui est destruction verbale et même physique, s'effectue dans le cadre d'un voyage dans le temps qui est retour à l'enfance, c'est-à-dire retour à l'innocence, à l'authenticité première, et retour au point zéro de la vie, ce qui marque un désir de recommencement, une volonté de faire peau neuve. Voyage dans l'espace aussi, qui est dans les trois livres, un retour à la nature, un refus de l'aliénation urbaine que l'auteur présente donc comme étant à l'origine de l'avilissement de l'homme. Selon le héros, l'aboutissement de la quête ne se trouve ni dans la violence, cercle vicieux de destruction, - rappelons-nous qu'il tue et meurt tué dans la corde au cou, - ni dans l'enfance qui n'est qu'un

mirage, ni dans la recherche historique, car vivre avec des fantômes n'apporte pas la solution, ni dans l'exotisme intellectuel qui est le miroir de la vanité. Dans ses deux premiers livres, le héros a renversé les idoles du passé, mais périt étouffé par elles, faute d'avoir réussi à leur substituer de nouvelles valeurs. Dans ces deux livres, il meurt étouffé, prisonnier des planches dans Et puis tout est silence et encerclé par la police dans La corde au cou. Et dans les deux cas, il est châtié par une des images du père qui se venge. Nous pouvons remarquer que la thématique de Jasmin est nettement représentative des auteurs de son époque, celle du post-duplessisme. Pensons à ces images de révolte punie par l'étouffement que l'on trouve aussi bien chez Anne Hébert que chez Thériault ou Simard. Pensons aux titres des romans publiés entre 1960 et 1965: Chafnes de Jean Filiatrault, Cul de sac d'Yves Thériault, et Mon fils pourtant heureux de Jean Simard.

Pleure pas, Germaine offre beaucoup de points communs avec les deux premiers livres. Le voyage-quête se poursuit, allant de Montréal (la ville) à la Gaspésie (la campagne). L'enfance reste ce jardin de lys à la porte fermée cher à Nelligan. Le milieu socio-économique de la famille du héros est toujours celui des ouvriers de l'est de Montréal. Mais Pleure pas, Germaine marque une évolution positive indéniable. Ce goût de la vie que le héros ressent au moment de mourir dans Et puis tout est silence, devient un feu d'artifice des sens et d'amours conjugal et paternel dans Pleure pas, Germaine. Remarquons que ce n'est plus le fils qui est le narrateur, mais le père lui-même s'adonnant à sa propre critique. Le père a donc pris conscience de ses faiblesses et décide de faire peau neuve. "Germaine, Germaine, on recommence à zéro. On

repart à zéro."¹ Le héros part avec l'idée de venger sa fille, mais abandonne son projet; il détruit la violence en lui et veut désormais construire "au lieu de penser, de penser, de tirer des plans, je me laisse aller à mon idée fixe de vengeance."² "Je la bâtirai la maison, de mes deux mains, s'il le faut."³ Ce qui marque l'étape la plus importante et la plus positive de Pleure pas, Germaine, c'est la prise de conscience de l'existence de l'autre. Dans les deux premiers livres, "je" parle, long monologue intérieur de deux cents pages. Le héros périt peut-être étouffé par ce "je" exclusif, par sa solitude. Dans Pleure pas, Germaine, non seulement le livre est souvent dialogue, mais Gilles se rend compte qu'il n'est pas seul, qu'il fait partie d'une collectivité dont il partage le destin. Insensiblement, le "je" devient "nous" dans Pleure pas, Germaine. "Elle aussi, était pognée comme tous nous autres."⁴ Cette équation je=nous insuffle à Gilles un grand élan de fraternité inspirée par Garant, le révolutionnaire. Il lui apprend l'espoir. "C'est pas vrai qu'on était une race de moutons, une race de rampeux, de finis."⁵ "Eux-autres, m'sieur, y espèrent, y ont encore confiance...c'est ça que je respecte."⁶ Garant soutient Gilles pour descendre la passerelle,

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 135.

²Ibid., p. 116.

³Ibid., p. 165.

⁴Ibid., p. 164. Nous soulignons.

⁵Ibid., p. 151.

⁶Ibid., p. 150.

"la lumière les appelle."¹ "Faut s'aider entre tout nus."² Cette fraternité, cette fierté toute neuve. "Y se redressent, les Québécois."³ Ce dialogue avec les hommes, le dialogue avec Dieu ayant été un dialogue de sourds, sont tout aussi caractéristiques de la jeune littérature que le désespoir l'était dans les années 1960, comme Pierre Trottier l'exprime bien dans ce passage:

Or je suis revenu sur mes pas
Je suis revenu jusqu'à ma naissance
Et j'ai refoulé jusqu'à la leur
Ma famille et tous mes ancêtres

J'ai chanté une messe à l'envers
Pour que le sang goûte le vin
Pour que la chair goûte la pain
Pour revenir au nom du Père
Et ne plus dire ainsi-soit-il

J'ai tout rendu ce que j'avais
Ma foi au roi des cieux ma langue au roi de France

.....

J'ai replacé dans l'arbre le fruit défendu
Et remis à Satan le péché de science
J'ai fait rentrer en moi la première Eve
Et j'ai rendu le sexe à l'unité

Alors il ne me resta plus
Pour souffler la lumière
Qu'à rendre le premier soupir

¹C. Jasmin, Pleure pas, Germaine, p. 164.

²Ibid., p. 164.

³Ibid., p. 151.

⁴Pierre Trottier, Le temps corrigé, in Anthologie de la poésie canadienne-française (Montréal: Librairie Beauchemin, 1969), pp. 363-364.

BIBLIOGRAPHIE

I: OEUVRES ETUDIEES

Jasmin, Claude. Et puis tout est silence. Montréal: Editions L'Actuelle, 1970. (Texte d'abord paru dans les Ecrits du Canada Français, Montréal, H.M.H. 1959, Tome VII)

La Corde au cou. Montréal: Le Cercle du Livre de France, 1960.

Pleure pas, Germaine, Montréal: Parti Pris, 1965.

II: OEUVRES DE JASMIN LUES

a) Livres

Blues pour un homme averti. Montréal: Parti Pris, 1964.

Les coeurs empaillés. Montréal: Parti Pris, 1967.

Délivrez-nous du mal. Montréal: Editions à la Page, 1961.

Ethel et le terroriste. Montréal: Déom, 1964.

Jasmin par Jasmin. Claude Langevin, Montréal: Fides, 1970.

Rimbaud, mon beau salaud. Montréal: Editions du Jour, 1969.

La petite patrie. Montréal: La Presse, 1972.

Pointe-Calumet, Boogie-Woogie. Montréal: La Presse, 1973.

Tuez le veau gras. Montréal: Leméac, 1970.

C'est toujours la même histoire. Montréal: Leméac, 1972.

III: ETUDES CRITIQUES

a) Livres

Brazeau, J. Raymond. An Outline of Contemporary French-Canadian Literature.

Toronto: Forum House, 1972.

Desbiens, J.P. Les insolences du Frère Untel. Montréal: Editions de L'Homme, 1960.

Dumont, Fernand. Littérature et société canadiennes-françaises. Ouvrage réalisé sous la direction de F. Dumont et J.C. Falardeau. Québec: Presses de l'Université Laval, 1964.

Laroche, Maximilien. Le miracle et la métamorphose. Montréal: Editions du Jour, 1970.

b) Thèses

Landry, Kenneth. Littérature canadienne-française: Le roman, 1939-1968. Thèse de doctorat en littérature française présentée à la Faculté des lettres de l'Université Laval, 1968.

Morrisette, Robert. La vie urbaine dans le roman canadien-français contemporain. Thèse de maîtrise en littérature française présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Montréal, 1967.

Shek, B.Z. Aspects of Social Realism in the French-Canadian Novel 1944-1964. Thèse de Ph.D. présentée à l'Université de Toronto, 1968.

c) Articles

Bachert, Gérard. "Le sentiment religieux dans le roman canadien-français", in La Revue de l'Université Laval, Vol. IX et X, juin 1955, 868-886, septembre, 1955, 41-61.

Brunet, Michel. "Trois dominantes de la pensée canadienne-française", in Ecrits du Canada français, Vol. III, 1957, 31-117.

Ethier-Blais, Jean. "Les romans de l'année", in University of Toronto Quarterly, Vol. 35, No. 4, 1965-66, 509-523.

Falardeau, J.C. "L'Evolution du héros dans le roman québécois", in Littérature canadienne-française - Conférences J.A. de Sève. Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1969.

Folch, Jacques. "Claude Jasmin, Hubert Aquin", in Europe, février-mars, 1969.

Gagnon, Maurice. "Notre littérature, image de notre milieu", in Revue Dominicaine, Vol. LXVI, juillet-août, 1960, 8-17.

- Gallays, François, "Claude Jasmin et le retour à l'innocence", in Livres et auteurs canadiens, 1967, 191-197.
- Garrigue, Philippe. "La famille canadienne-française dans la société contemporaine", in Revue Dominicaine, Vol. LXIV, avril 1958, 139-154.
- Grandpré, Pierre de. "Notre génération 'beat' ", in Dix ans de vie littéraire au Canada français, Montréal: Beauchemin, 1966, 184-195.
- Godin, Gérald. "Claude Jasmin: On est les poubelles de la littérature", in Le Magazine Maclean, juin 1964.
- Lamy, Suzanne. "Claude Jasmin: de la ferveur à l'inquiétude", in Voix et images du pays, vol. IV, 115-132.
- Lebel, Maurice. "Histoire de la littérature canadienne-française", in L'Instruction publique, avril 1960, 661-668.
- Lockwell, Clément. "Dans les romans de Claude Jasmin, la ville innombrable", in La Presse, 3 avril 1965.
- Mailhot, Camille. "Délivrez-nous du mal", in Livres et auteurs canadiens - 1961, Montréal: Ed. Jumonville, 1962, 17.
- Major, Jean-Louis. "Pleure pas Germaine", in Livres et auteurs canadiens - 1965, Montréal: Ed. Jumonville, 1966, 40.
- Marcotte, Gilles. "Ethel et le terroriste", in Québec 64, octobre 1964.
- "L'Aventure romanesque de Claude Jasmin", in Littérature canadienne-française - Conférences J.A. de Sève, Montréal: Presses de l'Université de Montréal, 1969.
- Martin, Claire. "L'Homme dans le roman canadien-français", in Incidences, avril, 1964.
- "Notre roman, image de notre milieu", in Revue Dominicaine, vol. LXVI, juillet-août 1960, 18-24.
- Rioux, Marcel. "L'Evolution des idéologies au Québec", in Revue de l'Institut de sociologie, No. I, Université Libre de Bruxelles, 1968, 95-124.
- Saint-Onge, Paule. "Les hommes d'ici", in Incidences, avril 1964.
- Tuchmaier, Henri. "L'Evolution du roman canadien", in La Revue de l'Université Laval, vol. XIV, Nos. 2 et 3, octobre 1959.
- Vachon, Georges-André. "Nouvelle prose", in Relations, juillet 1964.

Vachon, G.A. "Un roman actuel trop enfoncé dans l'Ancien Testament", in Le Devoir, 7 novembre 1964, 27.

IV: OUVRAGES GENERAUX

- Alleau, René. De la nature des symboles. Paris: Flammarion, 1958.
- Anzieu, D. "Oedipe avant le complexe", in Temps Modernes, janvier 1966.
- Barbeau, Victor. Le français du Canada. Montréal: L'Académie, 1963.
- Daim, Wilfried. Transvaluation de la psychanalyse, l'homme et l'absolu. Traduction de Pierre Jundt, Paris: A. Michel, 1956.
- Deffontaines, Pierre. L'Homme et l'hiver au Canada. Paris: Gallimard, 1957.
- Dubé, Marcel. Un simple soldat. Montréal: Editions de l'Homme, 1967.
- Eliade, M. Mythes, rêves et mystères. Paris: Gallimard, 1957.
- Images et symboles, essai sur le symbolisme magico-religieux. Paris: Gallimard, 1952.
- Freud, Sigmund. On Creativity and the Unconscious; Papers on the Psychology of Art, Literature, Love, Religion. New York: Harper, 1958.
- Fromm, Erich. Le langage oublié, introduction à la compréhension des rêves, des contes et des mythes. Traduction de Simone Fabre. Paris: Payot, 1953.
- L'Art d'aimer. Traduction de J.-L. Laroche et Françoise Tcheng. Paris: Editions de l'Epi, 1968.
- Gagnon, Ernest. L'Homme d'ici. Montréal: H.M.H., 1963.
- Gratton, Henri. Psychanalyses d'hier et d'aujourd'hui comme thérapeutiques, sciences et philosophies; Introduction aux problèmes de la psychologie des profondeurs. Paris: Du Cerf, 1955.
- Gurik, Robert. Le pendu. Montréal: Leméac, 1970.
- Hébert, Anne. Le torrent. Montréal: Editions Beauchemin, 1950.
- Hoffman, Frederick. Freudianism and the Literary Mind. Baton Rouge: Louisiana State University Press, 1945.
- Jung, C.G. Métamorphoses de l'âme et ses symboles. Traduction de Yves Le Lay. Genève: Librairie de l'Université, 1953.

- Kilbourn, William. Canada: A Guide to the Peaceable Kingdom. Toronto: Macmillan of Canada, 1970.
- Krappe, Alexander-Haggerty. La genèse des mythes. Paris: Payot, 1938.
- Kris, Ernest. Psychoanalytic Explorations in Art. New York: International University Press, 1952.
- Languirand, Jacques. Les grands départs. Montréal: Cercle du Livre de France, 1958.
- Laplanche J. et J.B. Pontalis. Vocabulaire de la psychanalyse. Paris: Presses Universitaires de France, 1967.
- Leeuw, Gerardus. La religion dans son essence et ses manifestations, phénoménologie de la religion. Traduit par Jacques Morty. Paris: Payot, 1955.
- Le Moyne, Jean. Convergences. Montréal: H.M.H., 1961.
- Loeffler-Delachaux, Marguerite. Le symbolisme des légendes. Paris: Arche, 1950.
- Mauco, Georges. La paternité. Paris: Editions Universitaires, 1971.
- Mauron, Charles. La sagesse de l'eau. Marseilles: R. Laffont, 1945.
- Newman, Erich. The Great Mother, an Analysis of the Archetype. Traduit par Ralph Manheim. New York: Pantheon Books, 1955.
- Renaud, Jacques. Le cassé. Montréal: Editions Parti Pris, 1964.
- Ringuet (Philippe Panneton). Trente Arpents. Paris: Flammarion, 1939.
- Rougemont, Denis de. L'Amour et l'Occident. Paris: Plon, 1956.
- Roy, Gabrielle. Bonheur d'occasion. Montréal: Librairie Beauchemin, 1970.
- Schneider, Daniel-Edward. The Psychoanalyst and the Artist. New York: Farrar and Strauss, 1950.
- Sylvestre, Guy. Anthologie de la poésie canadienne-française. Montréal: Librairie Beauchemin, 1969.
- Toupin, Paul. Théâtre: Brutus, Le mensonge, Chacun son amour. Montréal: Cercle du Livre de France, 1961.
- Tremblay, Michel. Les Belles-soeurs. Montréal: Leméac, 1972.
- A toi, pour toujours, ta Marie-Lou. Montréal: Leméac, 1971.